



EMMA
GREEN

CORPS

impatients

2

Éditions



Addictives

A close-up, high-contrast photograph of a person's face, focusing on the mouth and hand. The person's hand is positioned near their mouth, with fingers slightly curled. The lighting is dramatic, highlighting the texture of the skin and the contours of the face. The background is dark, making the subject stand out.

**EMMA
GREEN**

CORPS

impatients

2

Éditions



Addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Emma M. Green

CORPS IMPATIENS

Volume 2

ZFIN_002

1. Rien à faire ici

J'ai l'impression qu'octobre étale ses nuages bas sur ma rue du Queens, comme un privilège maussade qu'il me réserve. Ma petite punition rien qu'à moi. Le ciel se dégage dès le pâté de maisons suivant et étire son bleu azur vers les buildings de Manhattan, le campus de Columbia, là où la vie ne s'arrête pas. Et pourquoi en serait-il autrement ? C'est moi qui ai choisi de venir me réfugier ici. Chez ma mère. Dans ma misérable tanière. De sécher les cours et de récupérer les notes d'Abraham et Phoebe, qui ont la gentillesse de tout m'envoyer par mail, sans me poser de questions. Enfin si, mais ils se contentent de mes non-réponses. Jazmin insiste, elle. Chacun son style. Je reçois régulièrement ce genre de textos de mes Trois Fantastiques :

[Reviens, Thelma. Je casserai les dents du premier étudiant qui osera te regarder de travers. Sinon, on peut aller courir, nager, ramer. Là si besoin de te défouler. Phoeb]

[McNeil et la doyenne ont passé un savon à tout le groupe de travail. Tolérance zéro, bla-bla-bla. Plus rien à craindre pour toi. C'est juste deux photos et une pauvre rumeur. Déjà oubliée. Ils peuvent pas te virer pour ça. Enfin si, ils peuvent. Mais on va dire qu'ils le feront pas. Grouille-toi de rentrer ou je me fais tatouer ton prénom sur le cul. Abe]

[Pourquoi tu te caches ? T'as rien à te reprocher, si ? En plus, t'étais canon sur les photos ! Et y a pire que McLove pour poser à côté d'un prof... Elles sont toutes jalouses. D'ailleurs moi aussi ! Ça te dérange si je t'emprunte un débardeur ? Désolée, déjà fait. Rentre, c'est tous des gros nazes ! Et j'ai personne à qui parler de certains trucs. Tu crois que je devrais me faire gonfler les lèvres ? Kiss, Jazz]

[C'est bon, la voie est libre : trois filles du fan-club de McNeil ont posté des photos de leurs seins, avec des lunettes à montures noires dessinées au-dessus de leurs tétons. On ne parle plus que de ça à la fac. Ils ne savent même plus comment tu t'appelles. On t'attend ! Abe]

[Jazmin a commandé du botox sur Internet. La coloc part en sucette. Si tu reviens pas vite, je lui injecte moi-même. Direct dans le cerveau. Sinon ça va ? Phoeb]

Ils me fatiguent déjà mais ils me manquent encore plus. En tout cas, ils arrivent à me faire sourire à distance alors que tout mon esprit est encore assombri par ces lettres noires tracées au marqueur sur le tableau blanc de l'amphi : « *MC LOVE SE TAPE THELMA BELLAMY* ». À ces mots humiliants se mêlent les menaces de la doyenne de la fac, qui tournent en boucle dans mon cerveau : « Il est indiqué dans la charte centenaire de cette université que les relations entre élèves et professeurs sont formellement interdites et qu'elles peuvent entraîner une exclusion immédiate. Je ne transige pas avec les règles. J'ose espérer que vous non plus... J'ai des yeux et des oreilles partout... Il serait tragique que cette bourse vous soit retirée... »

Elles ne m'ont été dites qu'une fois mais je les connais par cœur. Et plus que toutes les autres phrases (criantes de vérité) prononcées par Mrs Seymour ce jour-là, celle-ci résonne en moi, me vrille les tempes et me tord le ventre : « Que vous le croyiez ou non, je le fais dans votre intérêt. Un homme comme Finn McNeil... Il pourrait vous faire perdre ce pour quoi vous vous êtes tant battue ».

Cette femme que j'admire autant que je la crains ne pourrait pas avoir vu plus juste. Parce que j'ai beau me maudire pour ce moment de faiblesse qui m'a jetée violemment dans les bras de L'Homme, j'ai beau regretter mon inconscience, haïr cette attraction puissante à laquelle je n'ai pas résisté : elle aussi me manque. Cette chose-là entre nous. Indéfinissable. *Lui* me manque. J'ai davantage vibré pendant cette heure dans sa loge VIP que les vingt et une dernières années. Et c'est pourtant la première et la dernière fois que ça se produisait. Juré, craché. Sur la tête de mes petits frères.

Comment la meilleure chose qui vous soit jamais arrivée peut-elle aussi se trouver être la pire ?

Je consulte mes comptes bancaires sur l'application de mon téléphone, ceux de ma mère dans des enveloppes encore fermées, j'ouvre les placards et le frigo et leur point commun me saute aux yeux : tous désespérément vides. Ou presque. Je note au dos de l'enveloppe (mouchetée de taches de gras), en appuyant comme une malade sur la mine qui peine à écrire dans l'huile de friture : lait, céréales, pain de mie, laitue, tomates, cheddar, pommes. Le minimum vital. Et le maximum que je peux me permettre de leur acheter sans me ruiner complètement. Il reste tout le mois d'octobre à tenir. Des corn flakes et des sandwiches au fromage, ce sera toujours mieux que des *nuggets* et des tartines de beurre de cacahuètes à tous les repas.

J'attrape mes clés, ma liste presque illisible, pense mentalement à ajouter « aspirine » pour la dernière cuite de ma mère et « vrai café » pour moi, plutôt que cette horreur soluble, marronnasse et sans goût que j'avale depuis quatre matins. Je ramasse un slip vert qui traîne devant la porte d'entrée, me demande auquel de mes deux plus jeunes frères il appartient, s'il est propre ou sale, et décide finalement que je ne veux savoir ni l'un ni l'autre. Alors je le roule en boule et le jette au loin en priant mentalement pour qu'il saute tout seul dans la machine à laver (au hublot pourtant fermé). L'important, c'est d'y croire. Résultat : il atterrit sur la tête du chien et s'enroule autour d'une de ses oreilles tombantes. Le gros Forrest daigne ouvrir un œil du même côté, agite ses naseaux sans bouger rien d'autre puis se rendort en soupirant dans ses babines. Si ce chien devait appartenir à une race, ce serait un saint-blasé.

Je descends les marches en essayant d'ignorer la décharge de trucs cassés et abandonnés qu'est devenu le jardin sans herbe. Je regarde mes pieds. Je dois shooter dans un ballon crevé pour pouvoir ouvrir le portail et me retenir à un barreau blanc et rouillé pour ne pas tomber : Finn McNeil est adossé à la portière de sa berline bleu marine, garée dans Jamaica Street. Ma rue. Celle où il dénote tant. Sa chemise blanche ouverte au col est trop bien repassée, sa veste de costard anthracite trop bien coupée pour le quartier. Les montures noires de ses lunettes doivent valoir un mois de nos loyers. Et le cadran de sa montre brille sous le soleil qui vient de faire une percée. On va dire que c'est ça qui m'éblouit. Pas le reste. Son aura. Sa virilité. Son regard pénétrant braqué sur moi. Sa simple présence ici. Ou le fait qu'il porte des Stan Smith blanches usées sous sa tenue de parfait professeur d'université. J'avais presque oublié que l'écrivain prestigieux, le célèbre présentateur télé, le riche businessman n'était jamais là où on l'attendait.

- Je me doutais que tu te cachais par ici, prononce sa voix profonde, sur un ton décontracté.
- J'ai hésité avec un hôtel de luxe sur Park Avenue mais New York, c'est tellement vu et revu...

Le sarcasme : je ne connais aucune autre arme contre un cœur qui bat trop fort.

– C’est vrai que le Queens a un certain charme... mais pas le même genre d’universités, me provoque-t-il en levant un sourcil.

– Je n’ai pas abandonné, me défends-je aussitôt, en tombant dans le panneau. Je fais juste profil bas. Une petite pause pour me faire oublier. Et j’ai rattrapé tous les cours.

– Je ne crois pas t’avoir accusée de quoi que ce soit, Thelma...

Mon prénom dans sa bouche me fait l’effet d’un électrochoc. Il me renvoie par flash des images de nous dans sa loge secrète, des soupirs échangés, des mots murmurés, des supplications. « Thelma, dis-moi non... ». Aujourd’hui non plus, je ne trouve rien à répondre.

Hasard de la vie : je porte la même chemise en jean clair que ce soir-là. Et il le sait aussi bien que moi. Il l’observe. Sous toutes les coutures. Je me retiens de fermer un bouton de plus pour que ses yeux bleus intenses cessent de me mettre à nu. Finn n’a pas le droit d’être là. De me regarder comme il le fait. Et j’ai encore moins le droit de l’appeler comme ça.

– Est-ce que je peux faire un bout de ta « petite pause » avec toi ? me demande-t-il en se redressant.

Voir L’Homme se mouvoir me paralyse. Je cherche à toute vitesse une porte de sortie, tout en restant coincée derrière le portail blanc sale qui nous sépare encore. Frontière bien visible entre nos deux mondes.

– J’allais partir. Un frigo à remplir, expliquée-je avec un haussement d’épaules et une pointe de mépris dans la voix, comme s’il était incapable de comprendre l’intérêt de ce genre de basses besognes.

– J’ai de quoi te nourrir pour au moins quelques minutes.

Un petit sourire en coin étire ses lèvres fines. Il se retourne, bascule son torse à travers la vitre ouverte en se retenant d’une main au montant de la voiture. Je ne peux pas m’empêcher de regarder sa veste se soulever et son fessier se contracter dans son jean. Ce type est à la fois bien trop sexy pour qu’on puisse l’oublier et bien trop sexy pour ne pas vous faire encore plus d’effet la fois d’après. Je crois que le cerveau féminin n’est pas programmé pour encaisser tant de charisme et de sensualité. En tout cas pas le mien.

Il ressort de sa berline avec un généreux paquet de M&M’s à la main et un sourire de sale gosse fier de lui greffé sur le visage.

– C’est gentil mais ce n’est pas sur ma liste, rétorqué-je pour le principe en brandissant mon papier gras et griffonné.

– De quoi tu as besoin ? me questionne-t-il du tac au tac, reprenant son air grave.

– Surtout pas de ton argent.

– OK, alors je repose ma question : de quoi tes frères ont-ils besoin, là, maintenant ?

– De tout sauf de ta charité.

Après le sarcasme, la fierté mal placée : ma deuxième arme préférée.

Finn émet un long soupir en se frottant la tempe, près de sa tignasse soyeuse, comme s’il réfléchissait à une façon de me prendre.

Mauvais choix d'expression. En tout cas, une façon de s'y prendre avec moi, l'irrécupérable chieuse qui refuse toute main tendue et tout bonbon au chocolat offert. Soudain, comme s'il avait tranché sur mon cas, mon prof s'avance vers moi d'un pas décidé, me balance le paquet de M&M's que j'attrape au vol, par réflexe, franchit le petit portail et m'attrape par les épaules pour me faire reculer jusqu'aux marches. Un mélange de douceur et de fermeté qui me déstabilise, me trouble. J'arrête de résister, il m'assied de force sur la troisième et s'installe à côté de moi.

– Parle-moi, Thelma.

– Tu vas te salir...

– Arrête un peu avec ton cynisme. Je sais que tu ne me méprises pas tant que ça. Et je suis capable de faire la lessive, contrairement à ce que tu crois.

Sa voix assurée et ses réparties bien choisies viennent de me moucher. Je déteste ça. Normalement, c'est moi la pro des phrases assassines. Et la chaleur qui émane de son corps et contamine le mien m'empêche de réfléchir.

– Parle-moi des choses qui comptent, insiste-t-il un ton plus bas.

Je me concentre à nouveau sur mes pieds pour faire cesser le tournis dans ma tête. Mes vieilles Converse bleu délavé frôlent ses Stan Smith blanches et craquelées. Je me surprends à me demander quelle paire est la plus ancienne. Je n'imaginai pas le Professeur McLove en grand sentimental, attaché à ses vieilleries vintage. Et capable de venir user ses semelles jusque dans le Queens parce que j'ai manqué quatre jours de cours.

– Est-ce qu'il faut que je quitte la fac pour que tu y remettes les pieds ? me lance-t-il alors, apparemment sérieux.

– Non ! Bien sûr que non ! Pas la peine de jouer les héros prêts à se sacrifier ! riposté-je, outrée.

– Pas la peine de jouer les victimes prêtes à tout laisser tomber à la moindre difficulté.

Cette remarque acerbe m'envoie une flèche en plein cœur. C'est mal me connaître. À moins que ce soit tout le contraire, et qu'il sache parfaitement comment me provoquer.

– Je n'ai pas décroché, déclaré-je de ma voix la plus affirmée. Il faudra plus qu'une partie de jambes en l'air avec un prof et un petit rappel à l'ordre de la doyenne pour me faire abandonner.

– Tant mieux, acquiesce-t-il sans me regarder.

– J'avais juste besoin de souffler. De m'éloigner de la fac pour laisser passer la tempête. Rien de tel qu'un petit séjour ici pour me rappeler ce que je fuis. Et me recentrer sur l'essentiel.

– Trois petits frères et cent soixante-douze M&M's : le kit de survie de Thelma Bellamy, s'amuse-t-il à résumer.

Je souris malgré moi et me décide enfin à ouvrir le paquet. Je croque dans un bonbon chocolaté puis j'en engloutis une dizaine d'autres avant de penser à lui en proposer. Et de me mettre à parler.

– Je suis la première de ma famille à aller à l'université. C'est mon unique chance de me sortir de ce quartier. D'échapper à ce destin qui me retient. Et d'offrir quelque chose de mieux à mes frères.

Il soupire doucement. Et son parfum léger, sucré me monte à la tête.

– Tu devrais penser à toi, parfois...

– La dernière fois que j’ai fait ça, ma vie a failli voler en éclats, chuchoté-je en tournant la tête pour aller chercher son regard.

– Ça n’arrivera pas, m’assure-t-il du tac au tac.

L’Homme me fixe sans ciller. Je crève d’envie de l’embrasser.

– Je ne peux pas tout gâcher pour une histoire de sexe, répété-je en me noyant dans ses yeux bleus.

– Je ne sais pas lequel de nous deux tu essaies de convaincre, murmure-t-il à voix basse. Mais je suis d’accord avec toi.

Pendant quelques secondes, le regard profond et silencieux que nous échangeons me semble dire des tas de choses : que cette histoire était bien plus que ça, pour lui comme pour moi, qu’elle ne peut tout simplement pas s’arrêter là. Mais Finn McNeil se relève d’un bond, retire sa veste qu’il jette nonchalamment sur la rampe de l’escalier, et commence à retrousser les manches de sa chemise en me balançant ces phrases sans plus jamais croiser mon regard :

– Je ne supporterai pas que tu abandonnes à cause de moi, Thelma. Je sais que tu pars de loin, que tu t’es battue pour en arriver là où tu es. Ce n’est certainement pas moi qui me mettrai en travers de ton chemin. On va en rester là. Pour le bien de tes études et de ma carrière. Je veux que tu reprennes les cours. Dès demain. Qu’on respecte les règles : tu es mon étudiante, je suis ton prof. Rien de plus. Si je fais ce métier, c’est pour être utile aux autres, pas pour leur nuire.

Sa voix robotique s’éloigne tandis qu’il rejoint sa berline, ouvre le coffre sans toucher à aucun bouton et en sort une pompe de gonflage. Il franchit à nouveau le portail, s’empare du vieux ballon de basket tout aplati et se met à le regonfler. Les muscles de ses avant-bras se tendent au rythme de ses gestes sûrs, des veines apparaissent sur la peau hâlée de ses poignets. Son corps tout en tension et en virilité me rappelle de délicieux souvenirs. De douloureux souvenirs. Déjà bien trop lointains.

– Tu n’as pas besoin de faire ça, Finn, dis-je en me mordant la langue au moment de prononcer son prénom.

– Tu as une idée de qui a pu prendre ces photos ? me demande-t-il en m’ignorant totalement.

– À part les filles de ton « fan-club », non...

– Ou quelqu’un qui se trouvait là par hasard. Il paraît que c’est monnaie courante sur le campus. Les fausses paparazzades. Ceux qui ont fait ça devaient juste vouloir s’amuser un peu. Ils seront bientôt passés à autre chose, déclare-t-il en haussant ses larges épaules.

– Tu n’es pas au courant des photos de seins à ton effigie ? dis-je dans un sourire.

– Pardon ? !

Il me tend son visage au front crispé par l’effort et aux yeux étonnés.

– Tes lunettes carrées dessinées sur des tétons en guise de nez.

– Je crois que j’en sais déjà trop, se marre-t-il en remontant ses montures noires d’un geste sexy du dos de la main.

Il se relève, fait rebondir la balle en quelques dribbles habiles et shoote vers le panier à moitié fixé au mur. Je n'ai pas le temps de le prévenir. Le ballon rentre. Le panier dégringole aussitôt.

– Et merde.

– Joli tir ! me moqué-je à la vue de sa moue dépitée.

– Un fan des New York Knicks ne peut pas avoir du matos pareil ! s'agace-t-il en ramassant la casquette qui traînait par terre et en se l'enfonçant sur la tête.

Le revoilà reparti vers le coffre de sa voiture, dont il revient, une énorme perceuse à la main.

– Tu as vraiment toute une caisse à outils dans ta berline de luxe ? demandé-je en écarquillant les yeux.

– J'aime pouvoir me débrouiller tout seul, me répond-il pour toute explication.

Sans quitter mes marches, je le regarde ramasser un escabeau bringuebalant qui n'a pas servi depuis des années, retirer ses lunettes qu'il range dans la poche de sa chemise (de moins en moins blanche et de plus en plus froissée), refixer solidement le panneau de basket au mur puis le panier sur son socle. Il abandonne sa perceuse puis se suspend à l'arceau pour tester sa solidité. Avec sa casquette orange et bleu, ses exploits physiques et son sourire lumineux, on lui donnerait dix ans de moins. Et au moins dix points de plus en sex-appeal. Je le savais doué de ses mains mais j'ignorais que l'intello rebelle pouvait aussi jouer les bricoleurs hors pair.

Est-ce qu'il existe une seule chose sur terre que L'Homme ne sait pas faire ?

Je savoure ces quelques instants à ne rien faire à part le regarder remettre d'aplomb ma vie qui va de travers. Et le contempler, lui, fantôme assouvi mais redevenu intouchable, mâle multitâche et multifacette auquel je viens de décider de renoncer.

Alors qu'il a rangé tout son équipement de self-made-man et s'apprête à partir, les trois garçons arrivent en courant de l'école. Enfin ça, ce serait dans une rue verdoyante de l'Upper East Side. Dans Jamaica Street, la scène ressemble plutôt à ça : au milieu d'autres gosses bruyants et débraillés, Neo, l'aîné, traîne lentement son baggy trop grand qui l'empêche de marcher normalement. Anakin tente d'accélérer en soufflant comme un bœuf, moulé dans un T-shirt trop petit. Et Sparrow, le dernier, voûté sous un cartable bien trop lourd pour lui, fonce se jeter dans les jambes de Finn.

– Qu'est-ce qui t'amène de beau par ici ? ! lui demande numéro 1, sur un ton d'adulte, mais toujours aussi approximatif dans la réutilisation des expressions.

– Trop cool, tu as regonflé le ballon ? ! s'extasie numéro 2 en rougissant entre ses taches de rousseur.

– Je rêve ou c'est ma casquette sur ta tête ? ronchonne numéro 1, le regard mauvais, prêt à en découdre avec l'intrus sur son terrain.

– Et comment t'as fait pour réparer le panier ? ! s'écrie encore Anakin, les yeux rivés au ciel, remplis d'admiration. Neo a essayé au moins dix fois !

– Ferme-la, Marshmallow Man ! C'est pas en jouant au basket que tu vas perdre tes trois couches de gras.

– On se calme, tout le monde ! tenté-je pour faire redescendre la tension d'un cran.

Finn retire la casquette et la tend à mon frère le plus âgé et le moins commode, en soutenant son regard de gros dur.

– Tu peux te la garder, marmonne le rebelle en baggy. De toute façon, elle a servi de gamelle au chien.

– Je suis à peu près sûre que ce n'est jamais arrivé, rectifié-je avec un sourire gêné en direction de Finn. Et toi, tu peux aller jouer les caïds dans ta chambre quand tu veux ! m'adressé-je fermement à l'ado.

– Vous aussi, trouvez-vous une chambre au lieu de faire ça dans sa bagnole. Même maman, elle a l'idée de s'enfermer quand elle...

– Neo ! le coupé-je en haussant le ton.

– Si tu as des choses à me dire, je suis juste là, lui lance Finn d'une voix parfaitement calme. Mais laisse ta mère et ta sœur en dehors de ça.

– Rien à te dire à toi, décrète mon frère qui a apparemment trouvé plus fort que lui.

Puis il tourne le dos, lui offre l'arrière de son crâne rasé aux inscriptions indéchiffrables, avant de monter l'escalier et de disparaître dans la maison, de sa démarche la plus nonchalante.

– Je suis désolée, fais-je à Finn dans un soupir. Il a un peu de mal avec les hommes qui marchent sur ses plates-bandes de « chef de famille ».

– Je comprends, me dit-il simplement. J'ai eu quatorze ans avant lui. Et le même genre d'attitudes face aux adultes, à l'autorité en général...

– Finn McNeil, adolescent difficile ? résumé-je pour tenter de m'en convaincre.

– Tu ne sais rien de moi, Thelma, souffle sa voix grave pendant que son regard bleu se perd à l'horizon.

– Et nos nouvelles règles m'obligent à ne rien vouloir savoir, tu te rappelles ?

– Je ferais mieux de m'en aller, acquiesce-t-il dans un demi-sourire.

Il dépose la casquette des Knicks sur la tête d'Anakin, rougeaud et tout essoufflé, qui a déjà délaissé le basket pour se rabattre sur le paquet de M&M's abandonné sur les marches.

– Sparrow, combien de « t » à « attention » ? braille soudain ma mère en sortant de la maison, une cigarette et un stylo coincés dans les doigts de chaque main.

– Trois en tout, lui répond mon plus jeune frère de sa voix stridente.

– Et où est-ce que je les mets, petit génie ? ! Viens me montrer ! Et toi, Thelma, dis à ton petit ami d'entrer. Vous avez passé l'âge de vous bécoter en cachette sous le perron ! Quoique, ma fille n'a jamais beaucoup aimé flirter avec les garçons... Oh ça, ils auraient pas dit non ! Mais il aurait fallu qu'elle soit un peu moins castratrice avec ces pauvres grands couillons !

– Maman, je crois que c'est bon., tenté-je de la stopper dans son élan volubile.

– Finn, ça veut dire quoi « cascadrice » ? lui demande Sparrow, tout à coup intéressé.

– Hmm... C'est le genre de femme qui retombe toujours sur ses pieds, qui n'a pas besoin des hommes pour l'aider à se relever, improvise mon prof avec un regard malicieux vers moi.

– Bon, vous entrez tous ou on se fait un cours de vocabulaire dans le jardin ? s'impatiente ma mère.

– Merci pour l'invitation, Miss Bellamy, mais j'ai de la route à faire...

– Avec un bolide pareil, ça ne doit pas vous prendre beaucoup de temps ! commente Jill en

louchant sur la berline de luxe garée le long du trottoir.

Ma mère ignore totalement qu'il est mon professeur de littérature, pas plus qu'elle ne connaît son statut d'écrivain célèbre ou de présentateur télé à succès : elle n'est pas du genre à lire des bouquins ou regarder des émissions littéraires le vendredi soir. Mais apparemment, son niveau social ne lui a pas échappé. Il faut croire que même la plus sévère des cuites n'empêche pas ce genre d'éclair de lucidité. Jill Bellamy sait reconnaître l'odeur de l'argent dès qu'elle la flaire. Les occasions sont trop rares.

– Une prochaine fois peut-être, s'excuse poliment Finn en allant récupérer sa veste.

Son sourire ravageur agit sur ma mère qui ne pense même pas à insister lourdement comme elle sait si bien le faire. Je l'entends seulement bougonner « c'est con, y avait plein d'autres trucs à réparer à la maison », puis elle tire sur sa clope consumée, laisse tomber de la cendre sur son pied et retourne à sa lettre. Sans doute « à l'attention » de je ne sais quel organisme qui lui réclame de l'argent qu'elle doit, et qu'elle trouve dégradant qu'on le lui rappelle chaque mois. Sparrow accourt derrière elle pour les corrections. Anakin rentre à son tour, en lançant une poignée de bonbons au chien et son éternel « Cours, Forrest ! » qui n'obtient pas de réponse.

– Cette fois j'y vais, déclare solennellement L'Homme en rechaussant ses lunettes, comme pour se cacher à nouveau sous son costume de prof « bien sous tout rapport ».

Celui qui respecte les règles. Alors qu'il les déteste autant que moi.

– Merci pour les M&M's, hésité-je. Et les réparations... Et pour la discussion.

– De rien, écourte-t-il.

– Si. J'en avais besoin, avoué-je du bout des lèvres. Je serai de retour à la fac, demain.

Je m'appuie des deux mains sur le petit portail blanc que Finn franchit enfin. Il s'arrête, juste de l'autre côté. Il a du mal à partir, je le sens. Autant que j'ai de mal à le laisser s'en aller. Il se retourne lentement. Plonge ses yeux brillants dans les miens. Glisse ses doigts frais à l'intérieur de mes poignets. Penche doucement la tête et murmure :

– Je sais ce que tes tatouages cachent. J'ai senti les cicatrices sur ta peau. Tu as déjà bien souffert, Thelma. Et je ne serai pas celui qui te fera souffrir encore. C'est pour cette seule raison que je pars.

Je fixe la plume et la flèche tatouées à l'intérieur de mes avant-bras. Ses doigts qui me touchent et ma peau qui n'en revient pas. J'entrouvre la bouche pour trouver quelque chose à répondre, mais ses mains quittent déjà mon corps. Son regard bleu soutenu quitte mes yeux humides. L'Homme quitte ma rue du Queens, emporté dans sa berline qui n'avait rien à faire ici.

D'accord, mais... Est-ce que je peux venir aussi ?

2. Si les yeux pouvaient parler

Il arpente fièrement la longue estrade comme le ferait un félin sur ses terres, la tête haute et le regard perçant. Mais quelque chose a changé. Finn McNeil ne porte pas ses lunettes, aujourd'hui. Ses épais cheveux châtain sont plus en bataille que d'ordinaire. Sa veste un peu moins bien repassée. Je suis probablement la seule à remarquer ce genre de détails. La seule à le connaître au-delà de ce qu'il veut bien laisser paraître.

La seule à me demander si tout ça a un rapport avec moi...

Dé-bi-le.

Distrait, McLove laisse échapper une feuille et se penche pour la ramasser. Une trentaine de paires d'yeux (dont les miens) se posent sur son parfait postérieur, moulé juste ce qu'il faut dans son pantalon de costard. En se redressant, L'Homme fait signe à ses groupies du premier rang de se taire, puis il appuie sur le bouton du rétroprojecteur. Tout comme son humeur, l'amphithéâtre se retrouve plongé dans le noir et les images se mettent à parler pour lui. Les portraits de grands auteurs contemporains s'enchaînent, accompagnés de citations inspirées. Mes camarades de classe semblent captivés, contrairement à moi qui suis incapable de me concentrer. Je vois défiler chaque visage familier sans vraiment y prêter attention, lis chaque phrase, mais les mots se défilent, comme dénués de sens. Je mordille mon stylo jusqu'à sentir le goût âcre de l'encre sur ma langue.

Je suis une boule de nerfs. Une boule qui n'a plus de stylo pour écrire, plus de self-control pour s'instruire... Et plus d'amant pour la faire gémir.

Finn n'a pas croisé mon regard une seule fois depuis le début du cours. Alors que le visage de Harper Lee occupe tout l'écran, je le cherche des yeux dans la pénombre. Rien devant. Je me retourne soudain et pendant un millième de seconde, je prie pour qu'il ait bafoué les règles que l'on a instaurées. Pour que le rebelle en lui ait tout envoyé valser et soit venu s'asseoir au quatrième rang, juste derrière moi. Je donnerais tout pour ressentir à nouveau ce si joli trouble, cette douce ivresse qui m'habite dès lors qu'il est à moins d'un mètre de moi.

– Paxton, vous la fermez ou vous sortez... entends-je soudain sa voix profonde grogner.

Je le repère et réalise que mon vœu est très loin d'être exaucé. Finn est resté à distance. Il a choisi la seconde marche du grand escalier central. Il a suivi les règles.

Presque dix jours sans un regard, un sourire, un contact, un foutu mot sur ma copie...

C'est donc ça, le manque. Celui qui vous suit à la trace, vous grille le cerveau, vous retourne l'estomac, vous réveille la nuit.

Je mords à nouveau machinalement dans mon stylo et le regrette aussitôt. Je le repose

rageusement, en le faisant claquer sur la table et fixe farouchement l'écran en espérant que ma concentration revienne. Mais rien ne change, si ce n'est les regrets qui s'accumulent. Après mon retour à la fac, les premiers jours, la torture était presque supportable. Les révisions et l'écriture m'aidaient à tenir. Je me pensais assez forte pour tirer un trait sur lui. Pour respecter notre accord. Mais mon corps semble aussi borné que mon esprit et les deux se sont ligüés contre ma volonté : ils refusent de l'oublier.

La grande pièce s'éclaire à nouveau, l'écran s'éteint. McNeil se lève, annonce qu'il n'a pas de copies à nous rendre cette semaine et qu'il est temps pour nous de décamper. Un joyeux brouhaha retentit parmi les élèves, chacun y va de son petit commentaire en rassemblant ses affaires et, depuis mon siège isolé, j'assiste à ce remue-ménage sans bouger. Moi qui ne m'étais jamais vraiment sentie à ma place ici... Ça ne va pas en s'arrangeant.

– Au fait, Emma, m'apostrophe une blonde perfide lorsque je me décide à rejoindre la sortie.

– C'est Thelma.

– C'est pareil, hausse-t-elle les épaules, en faisant signe à ses copines du *Cercle des Étudiantes Transies d'Amour* de rappliquer.

Cinq contre une... Classe.

– On voulait s'excuser de t'avoir accusée à tort, sourit-elle faussement.

– Oui, confirme une jolie black au crâne rasé sur un seul côté. On a cru qu'il se passait un truc entre McLove et toi, mais on s'est clairement trompées.

– Tu n'es rien pour lui, c'est flagrant ! ricane le sosie de la première blonde.

Peu de choses m'atteignent, et la méchanceté gratuite n'en fait certainement pas partie. Ça fait des années que j'essaie de convaincre Anakin que l'indifférence est la meilleure réponse face à ce genre d'attaques (et que le karma finira par retrouver ceux qui m'ont fait des crasses). Je respire calmement et souris à la ronde en m'apprêtant à reprendre mon chemin quand une rousse au sac à main Vuitton me crache son venin :

– Non mais franchement, tu t'es vue ? Et ce look ? ! Pourquoi est-ce qu'il t'aurait choisie, *toi* ?

Bonne question...

Connasse.

La voix stridente de cette dernière encourage d'autres étudiants à s'approcher et les cinq vipères continuent de me détailler de la tête aux pieds, un rictus de dégoût sur les lèvres. Ce qui les dérange ? Je préfère les livres cornés aux émissions de télé-réalité et la vraie solitude aux amitiés virtuelles des réseaux sociaux. Les Converse aux Louboutin. Tout est naturel chez moi, quitte à rester imparfaite : pas de chirurgie, pas d'obus à la place des seins, pas d'extensions ni de fausses dents étincelantes. Je déteste tricher. À peine un peu de noir sur les yeux et de vernis transparent au goût amer pour m'empêcher de me ronger les ongles. Mais quand on se fait offrir une décapotable à seize ans et une liposuction à dix-huit, on peut difficilement voir plus loin que le minuscule bout de son nez refait. Mes poings me démangent, je connais un dictionnaire de lettres anciennes qui pourrait faire des

dégâts sur les pommettes parfaitement botoxées de cette pétasse, mais je garde le contrôle tant bien que mal.

Quelques mètres plus loin, je surprends le regard de Finn, braqué sur moi. Il a l'air... furieux. Ses yeux sont plissés, ses mâchoires contractées, je le sens à deux doigts d'intervenir. À distance, d'un infime signe de tête, je lui fais comprendre que ce n'est pas nécessaire. On ne s'est pas parlé seul à seule depuis une éternité, mais nos yeux viennent de le faire. Ils savent parfaitement communiquer. Alors que mon cœur bat la chamade, je me retourne vers la bande des cinq et leur balance :

– Vous êtes là uniquement parce que papa et maman ne savaient pas quoi faire de leur fric et qu'ils ont fait une belle donation à Columbia pour vous mettre sur la liste. Vous êtes des coquilles vides et si vous pensez une seule seconde qu'un type comme Finn McNeil s'intéressera un jour à vous, vous êtes encore plus stupides que ce que vos propres géniteurs s'imaginent ! Ouvrez les yeux, mes petites chéries : si dans deux ans vous n'avez pas mis la main sur un bon parti, assez naïf pour voir une quelconque bonté d'âme en vous, vous êtes foutues !

Je tourne les talons et déguerpis dans le couloir, suivie de près par un Abraham totalement hilare.

– Tu les as dégommees, Bellamy ! lâche-t-il en passant son bras sur mes épaules. Et tu aurais vu la tête de McNeil ! Il avait l'air aussi fier que moi !

Les jambes encore tremblantes, je quitte mon coloc devant le réfectoire. Je n'ai pas faim et aucune envie de raconter à Jazz et Phoebe ce qui vient de se passer. Abe s'en chargera très bien. Je préfère prendre mon temps en profitant des quelques rayons de soleil qui transpercent bravement les nuages, je longe les façades en briques blanches et rouges du campus, dépasse la Low Library et ses marches surpeuplées puis pénètre dans le bâtiment principal où se trouve mon casier. Lorsque je l'ouvre pour y récupérer quelques livres, un mot s'en échappe. Sur une feuille déchirée en deux, en lettres rouges :

[Je n'ai pas le droit de te dire ça... Mais si j'avais un choix à faire, il serait évident.]

Pas besoin de signature, je reconnais l'écriture. Finn vient de glisser ces quelques mots dans mon casier et rien qu'avec ça, il a embelli ma journée. Ma semaine. Ma putain de vie.

– Abraham Lawson ! Ouvre cette porte ou je la démolis !

– Non, je prépare le déjeuner ! Et si tu casses, tu payes !

Samedi midi. Depuis dix minutes, Jazmin tente de convaincre Abe de lui laisser l'accès à la cuisine. Ses parents sont sur le point d'arriver et Miss Parfaite est en panique.

– Je sais que tu es obsédé par le guacamole, les nachos, burritos et tous ces trucs en « os », mais tu ne peux pas servir un repas mexicain à mes parents, ils vont me tuer ! s'égosille-t-elle face à la porte close.

J'assiste à ce spectacle sans intervenir, curieuse de connaître le dénouement de ce match Inde-

Mexique. Attirée par les cris, Phoebe rapplique en bas de jogging et brassière de sport. Je l'interroge du regard, elle soupire et passe aux explications :

- La dernière fois qu'elle est venue, la mère de Jazz a fait un curry de poisson et a empuanti l'appart pendant une semaine...
- J'ai hâte de les rencontrer, ris-je doucement.
- Ne parle pas trop vite... murmure la blonde avant de retourner dans sa chambre pour aller se changer.

Quelques minutes plus tard, la sonnette retentit et Jazz hyper-ventile en lissant frénétiquement son interminable chevelure brune. Arun et Shanti Rasgotra embrassent chaleureusement leur fille, puis l'observent de haut en bas dans un rituel étrange. Pour l'occasion, leur fille a revêtu son sari le plus traditionnel, ses bijoux les plus précieux et a eu la main plutôt légère sur le maquillage. Mais apparemment pas assez au goût de maman Shanti, qui efface énergiquement le blush rose des joues de Jazz en la réprimandant dans sa langue natale. Quant à papa Arun, il fixe tour à tour sa Rolex, son téléphone et les posters sur les murs (qui ne semblent pas lui plaire) en faisant remarquer que ça ne sent pas *du tout* les épices indiennes.

Lorsqu'ils se tournent enfin vers nous, c'est pour nous serrer la main de manière rigide et gênée. Je me présente simplement aux deux parents, qui me dévisagent presque aussi longtemps que leur fille, avec un hochement de tête incompréhensible mélangeant le « oui » et le « non ». Aucune idée de ce qu'ils pensent. Je décide alors de me porter volontaire pour aller aider Abe en cuisine.

- Ils font flipper ! chuchoté-je en remuant le chili con carne. Tu es sûr de ton menu ?
- On est chez nous, marmonne le beau métis. Ils sont les bienvenus, mais la nourriture indienne, je ne peux plus. Son poisson au curry, j'ai failli ne jamais m'en remettre...

On frappe à la porte, Abe annonce que le déjeuner sera servi dans cinq minutes mais Shanti ne se contente pas de cette réponse. La petite femme au tempérament de feu tente de rentrer dans la cuisine en force, avant d'être calmée par son mari et sa fille. Finalement, les tensions s'apaisent et nous passons à table, aussi embarrassés les uns que les autres. La mère de Jazz reste muette et refuse de goûter à quoi que ce soit.

- Avoue, tu regrettes, murmuré-je à l'oreille du cuistot.
- Ouais, je crois que je préférerais encore le curry explosif à ce silence de mort...

L'ambiance pesante s'allège peu à peu. Sous nos regards étonnés, Arun fait honneur au plat principal et Shanti finit par se laisser tenter. Jazmin peut enfin respirer et reprendre son rôle de petite fille modèle de vingt-deux ans, tandis que Phoebe, Abe et moi-même mâchons en silence.

- Et Owen ? Il n'était pas convié à cette petite sauterie ? demandé-je tout bas à ma voisine, quand on se précipite pour aller chercher le dessert en cuisine.
- Tu rigoles ? s'étouffe presque Phoebe. Fréquenter une personne dotée d'un pénis, c'est péché ! Et avec la peau noire et des tresses sur la tête, je ne te raconte même pas... Officiellement, Owen Lamar n'existe pas !

Je pouffe dans le brownie puis l'emmène à table, toujours hilare, avant de croiser le regard réprobateur de Mr Rasgotra.

– Compris ! Le rire, c'est comme le blush et les pénis : totalement proscrit, grommelé-je pour moi-même.

Tandis que Phoebe (de loin la plus courageuse de nous tous) revient de la cuisine une bière à la main, Jazz me demande de la prendre en photo avec ses parents. Je cherche mon téléphone dans mes poches : introuvable.

– Prends celui de Phoeb, elles seront de meilleure qualité que les tiennes ! piaille la princesse.

C'est vrai que je n'ai pas les moyens de m'acheter un téléphone à 1 000 dollars : ma vie est foutue.

Je m'empare du smartphone dernier cri qui traîne sur la table et prends plusieurs clichés de la famille royale indienne qui commence légèrement à me courir sur le haricot rouge. En passant les images en revue, je remonte une photo de trop et... mon cœur s'arrête.

Finn et moi... Dans sa voiture... Sur le téléphone de Phoebe.

Je deviens livide, repose l'appareil et vide mon verre d'eau d'un trait. Je me mets à imaginer le pire. À envisager que la plus loyale de mes amies puisse être celle qui m'a espionnée puis balancée sur la toile. C'est à cet instant que l'armoire à glace blonde reprend sa place à côté de moi. J'ai la tête qui tourne, l'estomac au bord des lèvres...

– Thelma, ça va ? s'inquiète-t-elle en reposant sa bière. Un problème avec le brownie ?

Les mots ne viennent pas, alors je me contente d'allumer l'écran de son téléphone et de lui montrer la photo en question. Elle pose les yeux dessus puis me fixe à nouveau, l'air parfaitement innocent.

– Qu'est-ce que tu t'imagines ? ! Je l'ai enregistrée pour te la montrer, c'est tout !

– Tu ne l'as pas prise ? murmuré-je, pour m'en assurer.

– Bien sûr que non ! Tu me prends pour qui, Ti ? !

Elle se lève d'un bond et fait mine de s'éloigner, outrée par mes accusations. Mais je la retiens :

– Phoebe, je suis désolée. Je deviens parano...

– Personne ne te soutient plus que moi, Thelma. Je te le jure.

Elle me serre dans ses bras et, ce faisant, me soulève littéralement du sol. Abe se marre et nous donne une fessée amicale chacune. Face à nous, Jazz nous fait de grands signes nerveux, l'air de dire : « Un peu de décence, bordel de cul ! »

– Mr et Mrs Rasgotra, c'était un plaisir, fais-je dans la direction des invités avant de m'échapper.

Cinq minutes plus tard, on tape à la porte de ma chambre. Je délaisse le troisième chapitre de ma nouvelle pour aller ouvrir. Derrière la porte : Phoebe, Abraham et une bouteille de vin débouchée.

- On a survécu, soupire Abe.
- On mérite bien un petit verre, ajoute Phoebe.
- Toute la bouteille, tu veux dire ! marmonné-je en la saisissant pour boire au goulot.

Évidemment, boire une demi-bouteille de vin rouge (suivie d'une autre) en début d'après-midi, ce n'était pas la meilleure idée. Évidemment, traîner devant la télé et zapper jusqu'à tomber sur Finn lors de l'avant-première à L.A. de son nouveau film, ce n'était pas judicieux non plus. Évidemment, lui envoyer un SMS pour lui dire à quel point il me manque, sur un coup de tête, c'était la *pire* chose à faire.

Et évidemment, je n'ai jamais eu de réponse...

Je ne suis pas spécialement fraîche au réveil et les cris qui proviennent du fond du couloir me convainquent de regagner ma chambre à peine levée.

- Non ! Thelma, reviens, j'ai besoin de toi ! s'écrie Phoebe.

Elle vient me chercher et s'empare de mon avant-bras pour me traîner jusqu'au salon.

– Regardez-moi cette trouillardaude ! ricane Jazz de sa voix nasillardaude. Elle met n'importe quel mec au tapis, mais la seule vue d'une robe la fait flancher...

- Dis-lui que je n'en veux pas de son « relooking extrême » ! me demande Phoebe en grognant.

Je lève soudain les deux mains en l'air et lâche, d'une voix d'outre-tombe :

- D'abord, un café !

Jazz se rue dans la cuisine pour aller me chercher une tasse, Phoebe en profite pour faire disparaître les deux robes les plus courtes parmi toutes celles éparpillées sur la table.

- Je t'ai vue ! lâche la princesse.
- Je m'en fous ! rétorque la sportive.

Trois doses de café plus tard (et quatre essayages douloureux pour Phoebe), je m'interpose enfin :

- Jazz, tu vois bien qu'elle n'a pas envie de jouer à ça...
- *Jouer* ? répète la relookeuse, indignée. C'est très sérieux ! Je suis en train de lui rendre un immense service !

Dépitée, Phoebe se laisse tomber sur le canapé, sa jupe moulante remontant plus haut que son shorty en coton.

- Elle n'a pas besoin d'aide ! riposté-je. Elle est parfaite comme elle est !

- Je ne dis pas le contraire, répond Jazz, gênée. Je ne veux pas la changer ! C’est juste que...
- Que je te fais honte ! s’emporte la blonde en retirant le débardeur scintillant deux fois trop petit pour elle.
- N’importe quoi !
- Alors pourquoi m’imposer cette séance de torture ?
- Je voudrais que tu me comprennes mieux, murmure soudain la princesse, d’une voix triste. On est tellement différentes toi et moi...

Jazmin a beau avoir tous les défauts du monde, j’ai rarement vu une personne plus touchante lorsqu’elle se décide à mettre sa fierté (et sa superficialité) de côté.

- Aide-moi à retaper mon vélo et je porterai une de tes stupides robes à la prochaine soirée, grommelle la géante. Deal ?
- Il faut vraiment que je bricole ? soupire Jazz.
- C’est ça ou tu viens courir avec moi demain...
- Quelle heure ?
- De 6 à 1.
- Va pour ce vélo de malheur, lâche la brune en rassemblant ses vêtements éparpillés.

Je ris doucement en les regardant s’agiter, puis me rappelle enfin que j’ai des tonnes de révisions au programme.

Pendant quarante minutes, j’ai presque oublié McLove...

McLove. McLove. McLove. Et merde...

Lundi soir, je sors toute chamboulée du dernier film de Finn. S’il a accepté de collaborer à l’écriture du scénario, c’est parce que l’histoire était inspirée de l’un de ses plus beaux romans : *L’Enfant sans visage*. Une histoire d’enlèvement. D’espoir. De renoncement. D’amour.

Jazz a beaucoup pleuré, pas moi. J’ai tout gardé à l’intérieur. Enfoui là où personne n’est jamais allé. Personne, si ce n’est lui. Peut-être même sans le savoir. En me couchant, ce soir-là, j’ai craqué pour la deuxième fois. J’ai dégainé mon vieux téléphone et je lui ai dit dans un message à quel point ses mots avaient résonné en moi. Tout au fond de moi. Mais cette fois encore, il ne m’a pas répondu.

Mardi, je l’ai appelé, il n’a pas décroché. Sparrow m’a appris, tout excité au téléphone, qu’il venait de recevoir une magnifique encyclopédie pour enfant en six volumes et j’ai deviné que Finn était derrière ce cadeau. Peut-être l’avait-il achetée plusieurs semaines plus tôt ? Ou était-ce un aveu dissimulé ?

Est-ce qu’il existe une toute petite chance pour que je lui manque ?...

Mercredi, j’ai repris ma vie en main et décidé que je ne craquerais plus. Jamais. Que j’étais plus forte que ça. À 21 heures et 2 minutes, je l’ai appelé. J’ai écouté la voix envoûtante de son répondeur

et j'ai murmuré :

– Tant pis pour l'interdit, je suis prête à prendre le risque.

Trente-sept minutes plus tard, mon téléphone sonne et *Finn McN* s'affiche. Je décroche, fébrile, j'attends sans rien dire, tentant de maîtriser ma respiration. Je perçois son souffle. Et l'entends finalement prononcer d'une voix profonde, calme et déterminée :

– Je suis en bas, dans ma voiture. Si tu me rejoins, c'est pour de bon. Pas de retour en arrière possible. Réfléchis bien, Thelma.

La ligne coupe. Je traverse littéralement l'appartement en huit secondes et dévale les marches trois par trois. En chemin, je refais ma queue-de-cheval, tapote mes joues et vérifie que tout est en place : jean slim, sweat noir à capuche et Converse bleues déglinguées.

Être sexy à l'intérieur, c'est possible ?

Je me glisse dans la berline, m'attache, il démarre au quart de tour, un sourire insolent au coin des lèvres.

– Je pensais que mon appel te découragerait, fait-il de sa voix virile.

– Je n'ai pas peur, Finn. Regarde-moi, murmuré-je en posant la main sur son avant-bras nu.

Il s'exécute tout en conduisant. Il est beau à crever, dans cette chemise bleu pâle un peu froissée aux manches mal retroussées. Son séjour en Californie a laissé un joli voile hâlé sur sa peau. Ses yeux bleus brillent derrière ses lunettes qu'il retire et range dans la boîte à gants en se penchant vers moi.

Il sent incroyablement bon. Mais il est encore sur la retenue, je peux le sentir aussi.

– Je n'ai plus peur, répété-je doucement.

– C'est justement ça qui m'inquiète, soupire-t-il en se garant deux rues plus loin.

– La vie est trop courte, non ? souris-je timidement.

Il rit dans sa barbe puis pose un instant le front sur le volant de son allemande. Lorsqu'il se redresse, ses yeux attrapent les miens. Face à leur intensité, mon cœur s'arrête.

– Comment est-ce que tu veux que je respecte ma parole ? grogne-t-il. Arrête de me tenter, Thelma. Sauf si tu es sûre de toi...

– Aucun homme ne m'a jamais éloignée de mes priorités, soufflé-je. Aucun avant toi.

Il se mord la lèvre tout en me bouffant du regard puis ses mains sont sur moi. Partout. Brûlantes. Elles entourent mon visage, descendent dans mon cou. Finn soupire à ce contact tant désiré et remonte ma capuche sur ma tête pour m'attirer à lui.

– Tu seras mon petit secret, glisse-t-il.

Ses lèvres douces et fiévreuses rencontrent les miennes, affamées. Et je gémiss tandis que sa langue me rappelle tout ce qu'on a partagé... Et tout ce à quoi j'ai failli renoncer.

3. Tout doucement

– Si je suis ton secret, alors tu seras le mien, soufflé-je, grisée par ses baisers.

Il grogne entre mes lèvres, un frisson parcourt ma colonne vertébrale. J'ai encore du mal à y croire. *Finn McNeil*. Je suis bel et bien dans ses bras. Non seulement un milliard de filles tuerait pour être à ma place, mais en plus, je transgresse les règles. Je n'ai pas le droit de goûter à sa bouche. À sa peau. Mais l'addiction est une garce. Et j'adore ça.

La buée n'a pas encore recouvert les vitres de la berline, mais pas loin. Finn est redoutable. Entreprenant. Ardent. Un brin dominateur. Il approfondit notre étreinte, sa langue danse sensuellement autour de la mienne, m'arrachant un nouveau gémissement. Lorsque ses mains fraîches tentent de s'aventurer sous mon sweat, je l'arrête net en faisant appel à mes dernières forces.

– Finn, attends, murmuré-je entre ses lèvres, essoufflée.

L'Homme recule immédiatement, s'adossant à nouveau à son siège en cuir, les deux mains levées pour prouver son innocence. Mais son sourire, lui, n'a rien de celui d'un enfant de chœur. Dans son regard, je lis un désir puissant. En partie éclairé par les réverbères de la rue où il s'est garé, il est beau à crever. Presque irréel. Et en un éclair, j'ai peur que tout s'arrête.

Moi, la sauvage, la méfiante, la pragmatique, l'emmerdeuse, l'anti-romantique, je veux faire durer ce moment, cette chose entre nous, si tant est qu'elle puisse avoir un nom. Une idylle. Une parenthèse. Une histoire. Je ne veux rien précipiter. Je viens de décider que j'y avais droit, à mon conte de fées.

– Vu les risques qu'on prend, tu ne crois pas qu'on devrait y aller doucement ? lui lancé-je en reprenant mon souffle.

McLove plisse les yeux, se mord la lèvre en fixant ma bouche, puis rétorque :

– Dès le premier jour, j'ai su que tu me rendrais fou...

Je lâche un rire franc, tout en sentant mon cœur s'emballer. Cet homme a le don de me surprendre. De me déstabiliser. Et pourtant, je suis une coriace.

– Pourquoi moi ? lui demandé-je soudain.

– Personne ne renverse toute une rangée de livres aussi bien que toi, Thelma...

Ses lèvres atterrissent à nouveau sur les miennes, mais cette fois de manière plus légère. Une caresse tendre, patiente, au goût sucré. Ses doigts se posent sur le tatouage au creux de mon poignet et caressent le petit renflement laissé par la cicatrice. J'avais seize ans. Je voulais mourir. Ou qu'on me sauve. Finn le sait, en peu de temps il a réussi à me cerner, à m'apprivoiser. Mon passé ne l'effraie pas, ma famille non plus. Cet homme est un ovni. De la meilleure espèce qui soit.

Je réponds urgemment à son baiser, prête à envoyer valser mes bonnes résolutions, mais il recule avant que j'en aie eu assez.

– Peut-être que « doucement » était un peu exagéré, en fait, soufflé-je en réclamant qu'il m'embrasse encore.

– Non, tu avais raison, fait-il en posant doucement son index sur ma bouche. Je te fais prendre des risques inconsidérés.

– Tu ne me fais rien faire du tout ! riposté-je. C'est moi qui suis venue te chercher !

Finn sourit en m'entendant me rebeller, puis il m'étudie longuement, son regard intense parcourant chaque centimètre carré de mon visage.

– Peut-être, mais ta bourse est en jeu, reprend-il. Je sais ce que Columbia représente pour toi... Pour ta famille.

– Finn, je sais tout ça par cœur, affirmé-je en fixant le feu rouge à quelques mètres de nous. Je suis prête à prendre le risque. Je ne sais pas pourquoi. Jusque-là, je n'aurais jamais fait ça. Mais tu es... différent.

– Merci, rit-il doucement.

– Qu'est-ce qui te fait croire que c'est un compliment ?

– J'adore quand tu m'appelles Finn.

Silence. Nos regards qui se cherchent. Se trouvent. Et ses lèvres impatientes sur les miennes.

Ce que cet homme sait faire avec sa bouche...

Soudain, ma portière s'ouvre et je sursaute, persuadée que quelqu'un vient de nous surprendre.

– Tout doux, c'est moi qui ai ouvert, se marre doucement Finn.

– Tu trouves ça drôle ? grommelé-je en vérifiant à nouveau que personne ne nous observe.

– Un peu. File avant que je change d'avis, ma secrète.

– Tu ne me raccompagnes pas ?

– Trop risqué. Et tu n'es qu'à deux rues...

Je soupire en remettant ma capuche en place, il observe chacun de mes faits et gestes sans se départir de son sourire insolent.

– La clandestinité, ça demande quelques sacrifices.

– Je peux savoir quels sacrifices tu fais, toi ?

Son regard s'obscurcit soudain et sa voix profonde me fait frissonner :

– Je te laisse partir alors que j'ai envie de te faire un milliard de choses absolument interdites, Thelma...

J'ai tout le mal du monde à sortir de cette voiture. Mais je le fais. Parce que cet homme a une volonté de fer. Et que cette fois, je veux faire les choses bien. Dans l'ordre. Pas complètement de travers.

Pour moi, c'est une grande première.

Finn McNeil est un homme d'action. C'est indiqué dans toutes les biographies qui le décrivent comme un citoyen engagé, un bourreau de travail qui vit et écrit à cent à l'heure, aux quatre coins du globe. Il est rare qu'il passe plus de trois jours d'affilée dans la même ville. Pourtant, trois jours de suite, j'ai droit à ma dose de lui.

Jeudi matin, je reçois un message énigmatique qui me donne rendez-vous à 19 heures au coin de ma rue. Précision qui clôt le SMS :

[Pas de dress code. Porte ce que tu veux. Ou mieux : ne porte rien du tout.]

Jeudi soir, un chauffeur m'attend à l'endroit convenu. D'abord gênée de me faire trimballer de la sorte, je fais connaissance avec Brett, alias l'homme à la casquette, et me laisse conduire jusqu'au Lower Manhattan. Brett me dépose devant le *Napoléon*, un petit restaurant que j'imagine typiquement français (comment le saurais-je, je n'y suis jamais allée ?...), à la façade gris souris, aussi charmante qu'épurée.

Lorsque je pénètre à l'intérieur, dans mon jean slim et ma veste en cuir (ce que j'ai trouvé de plus sobre entre la totale nudité et la robe de soirée), l'endroit est totalement désert. J'observe les grandes baies vitrées, les plantes qui grimpent un peu partout, les bougies allumées qui scintillent le long des fenêtres et remarque que des flèches ont été dessinées à même le sol. Je les suis et atterris... directement en cuisine.

Finn est aux commandes d'un immense piano de cuisson. Il jongle avec plusieurs poêles, les remue avec dextérité en s'emparant vigoureusement de leurs manches, un torchon blanc posé sur son épaule. Image parfaite du fantôme vivant. Et l'odeur alléchante ne gâche rien.

– Il n'y a personne ? lui demandé-je soudain en guise de « bonsoir ». Seulement nous ?

– Le chef et propriétaire est un ami, me sourit le rebelle en polo noir et jean brut. Tu es déçue ? Tu voulais peut-être que j'invite quelqu'un ?

Je reste à distance, mais ris doucement. Je n'en reviens pas qu'il fasse tout ça pour moi.

– Ça sent terriblement bon, murmuré-je.

– Tu es terriblement belle.

– Je n'ai pas mis de robe, ni rien de spécial. Je préfère être *moi*, souris-je en le voyant me détailler.

– Je n'en attendais pas moins de toi, Thelma...

Pendant les trois heures qui suivent, Finn me fait la démonstration de ses talents culinaires. De son humour. De sa répartie. Et de tout ce qu'il sait faire avec ses mains, sans aller trop loin.

Et je prends sur moi pour ne pas finir nue, dans son assiette...

Vendredi soir. J'ai prévu de m'enfermer à double tour pour m'attaquer enfin au quatrième chapitre de ma nouvelle lorsque la sonnette de l'appartement retentit. Jazz et Phoebe sont sorties, Abe fricote avec une jolie blonde dans sa chambre, je me dévoue donc pour aller ouvrir. Un livreur aux dents du bonheur se tient derrière la porte et me tend un grand carton de pizza. Avant de me le remettre, il me demande :

- Vous êtes bien Thelma ?
- Oui.
- Cool. Bon appétit.

Une fois de retour dans ma chambre riquiqui, j'ouvre le carton et découvre une immense pizza sur laquelle est inscrit un message en rondelles d'olives :

« *Ma secrète, je t'attends au 47 E 60 th Street... »*

Inutile de préciser que je délaisse la pizza, renonce à écrire et quitte l'appartement sur le champ pour aller affronter l'Upper East Side où m'attend un certain McLove. Comme le promettait son message, il est là, dans son costard noir, discrètement adossé au building ancien, lorsque je descends de l'Uber qui m'a menée à bonne destination.

Finn me sourit en me voyant trotter jusqu'à lui, il regarde à droite, à gauche, puis m'attrape par la main pour me guider jusqu'à une porte dérobée, sur le côté du vieil immeuble. Une fois à l'intérieur, il me plaque contre le mur et m'embrasse sauvagement, en glissant une main rebelle entre mes cuisses. Je gémiss, puis le repousse en riant.

- Toujours aucune manière, Mr McNeil.
- Toujours pas de robe, Miss Bellamy.
- C'est pour ne pas trop te tenter, lui souris-je.
- Parce que tu trouves que j'ai l'air indifférent ?

Ses yeux bleus intenses me caressent farouchement de la tête aux pieds, puis il se reprend et se masse lentement la tempe du bout des doigts, en soupirant. Je le rends dingue. Et c'est douloureusement réciproque.

- Je ne t'ai pas amenée ici par hasard... Suis-moi.

J'attrape à nouveau la main qu'il me tend et monte derrière lui les escaliers en colimaçon qui mènent à une première pièce dont tous les murs sont recouverts de... livres.

- La plus grande bibliothèque secrète de New York , sourit-il en voyant ma mine ébahie. 800 m² d'ouvrages anciens. Des premières éditions, pour la plupart.

Pendant une éternité, je tourne sur moi-même, lâche des cris d'admiration, parcours cette immense galerie dans tous les sens, en caressant les reliures anciennes, véritables pièces de collection.

- C’est incroyable. Tout ce monde fascinant qui est hors de ma portée. Et toutes les portes les plus infranchissables qui s’ouvrent sur ton chemin, soufflé-je en venant m’asseoir à côté de Finn, sur un canapé Louis XV restauré (ou est-ce un Louis XVI ? Aucune foutue idée...).
- Je peux les ouvrir pour toi, ces portes, murmure l’homme sublime à mes côtés.
- Non... Ce n’est pas à toi de... Personne n’a jamais...

Les larmes me montent aux yeux et je me sens ridicule. Minuscule. Pas à ma place. Je me lève, Finn me retient par le bras et me force doucement à me rasseoir.

- Si tu bosses comme une acharnée, sans compter tes heures, les sacrifices, tu les ouvriras toute seule, ces putains de portes ! Je vois ça en toi. Tu n’as aucune idée de ton potentiel...
- C’est pour ça que tu es là ? lui demandé-je soudain. Pour mon « potentiel » ? Si c’est une œuvre de charité, tu peux...
- Non ! m’interrompt-il. Je suis là parce que je suis incapable de te sortir de ma putain de tête, Thelma !

Je me rue sur sa bouche. Qu’importent les larmes salées qui continuent de couler, qu’importe le gouffre qui nous sépare, l’épée de l’interdit qui plane au-dessus de nos têtes, je l’embrasse comme si ma vie en dépendait. Au bout d’un millier de soupirs, il met fin à notre étreinte lorsque je m’emporte et lui mords férocement la lèvre inférieure.

- Et c’est toi qui parlais d’y aller « doucement » ? lâche-t-il en reprenant son souffle.
- Ma petite culotte est toujours en place, non ?
- Pas pour longtemps, si tu continues ce petit jeu...

Je ris, me lève d’un bond et repars à la rencontre de tous ces livres qui ne demandent qu’à être admirés, touchés, sentis. Je suis pire qu’une gamine affamée dans un magasin de bonbons.

Je suis définitivement sous le charme. De cet endroit. Et de cet homme.

Et ce n’est pas DU TOUT ce qui était prévu...

Et j’ai dit « sous le charme ». Pas DU TOUT « amoureuse ». Du tout.

Samedi soir, je m’échappe de la coloc avant le dîner, prétextant une urgence familiale. Finn n’a pas eu besoin d’insister, il a suffi d’un « Descends » pour que j’enfile une petite robe noire, des Dr Martens (toujours mieux que mes Converse) et que je me lance comme une folle dans les escaliers. J’ai fait en sorte que personne ne me voie dans cette tenue étrange pour aller régler une crise d’adolescence dans le Queens. L’Homme est venu me chercher de la manière la moins risquée qui soit : sous son casque de moto, nul ne pourrait le reconnaître. Pas même Phoebe, qui semble avoir une mystérieuse dent contre lui et se met à grommeler dès lors que quelqu’un évoque le professeur sexy.

- Trois soirs de suite, souris-je à Finn en le découvrant sur sa monture. Je vais finir par croire que

je te rends accro...

– Ça... Ou alors c'est juste la perspective de revoir un jour ta petite culotte, lâche-t-il en remontant sa visière. Monte !

En parlant de prof sexy, le voir dans cette veste en cuir camel me rend dingue. J'enfile le casque qu'il me tend, grimpe derrière lui et m'installe contre son corps solide en remontant ma robe le long de mes cuisses (je ne vois pas son visage sous son casque, mais dans le rétroviseur de la moto, son lumineux regard vaut un milliard...).

Finn roule vite dans les avenues encombrées de New York, d'une conduite nerveuse mais maîtrisée. Il pile à plusieurs reprises, plaquant mon ventre contre son dos. Lorsque la moto se penche dans les virages, je me serre un peu plus contre lui. À chaque feu, les automobilistes nous regardent et je ressens secrètement une fierté immense. Personne ne sait que l'homme contre lequel je suis lovée est une célébrité. Un homme brillant, richissime, désiré par les plus belles femmes de la haute société. Je suis « sa secrète ».

Moi, la gamine du Queens, j'ai cette chance. Et je ne compte pas la partager.

Mon pilote gare l'engin puissant devant un petit cinéma de quartier, au milieu de Soho. Lorsqu'il retire son casque, je regarde autour de nous, inquiète qu'on le reconnaisse. Nous pénétrons rapidement dans le cinéma et après un passage en caisse où personne ne nous prête attention, nous rentrons dans la petite salle déjà plongée dans le noir.

– Ils repassent *La Leçon de piano* de Jane Campion, me murmure-t-il à l'oreille. Tu l'as déjà vu ?

– Comment tu as su ?

– Quoi ?

– Finn, c'est mon film préféré...

Il me sourit, dépose un baiser sur mes lèvres, glisse une main sous ma robe et me frôle la cuisse. Je m'écarte en riant. Nous nous installons au dernier rang, juste en dessous du projecteur. À côté de *L'Homme*, je me laisse bercer par les notes de piano de la bande originale. Et je retombe amoureuse de ce film, pour la millième fois.

Et peut-être pas que du film...

Deux minutes avant le générique de fin, je prends Finn par la main et lui fais signe de me suivre. Ce serait bien trop dangereux de se retrouver au milieu de tous ces gens, au moment de sortir du cinéma. Une fois de retour à la moto, je lui vole un baiser langoureux avant de glisser son casque sur sa tête. Il faufile à nouveau ses mains baladeuses sur ma peau, sous le tissu noir, je les retire et grimpe sur l'engin.

– Tu m'emmènes où, maintenant ?

Il s'apprête à me répondre lorsque son téléphone se met à sonner. Il décroche depuis son casque et s'engage dans une conversation confuse.

– Merde, c'est vrai... J'avais totalement oublié... Dans vingt minutes ? Je serai là, comptez sur

moi.

Il raccroche, remonte sa visière, allume le moteur et m'annonce en forçant la voix :

- Changement de programme ! J'ai des gens à voir, impossible d'y couper. Tu m'accompagnes ?
- Quoi ? Et je suis censée être qui ? paniqué-je à moitié.
- Mon assistante ?
- Dans tes rêves ! sifflé-je en donnant un coup dans son casque.

J'enfile le mien tandis qu'il se marre.

- Ma meilleure étudiante à qui j'offre la possibilité de rencontrer de grands auteurs ? propose-t-il cette fois.
- Aucun risque que la doyenne en entende parler ?
- Aucun, affirme-t-il en retirant la béquille. Ces gens qu'on va voir emporteront mes secrets dans leurs tombes.

Le moteur rugit et nous décollons dans la nuit. Ce que je ne lui ai pas dit, c'est que je suis morte de peur à l'idée de rencontrer ses proches. Mais touchée en plein cœur qu'il m'invite à entrer dans son cercle.

Vingt-deux minutes plus tard, je me bénis d'avoir enfilé cette robe. J'ai atterri dans un hôtel particulier somptueux, au milieu d'une vingtaine d'auteurs accomplis et mégalos. Je connais la plupart, de vue, de nom, j'ai lu pas mal de leurs bouquins et le champagne m'aide à redescendre en pression. Je ne me suis pas encore ridiculisée, mais ça ne saurait tarder.

- Alors comme ça, Mr Best-seller vous donne des cours d'écriture ? m'alpague Seamus Bourne, PDG d'une grande boîte d'édition et romancier à succès.
- Avouez, Thelma, il est juste beau à regarder mais il n'a rien là-haut ? blague son voisin, plus amical que le premier.
- Jack, tu ne te souviens pas ? J'ai écrit à ta place ton premier recueil de poèmes, riposte Finn en me couvant du regard.

L'assemblée éclate de rire. Les vieux amis trinquent, se lancent des piques et des bourrades, dans une ambiance légère. Quelque chose me frappe, cependant. En le voyant évoluer au milieu de ses amis et collègues, je réalise que Finn est non seulement le plus brillant de tous, mais aussi le plus « simple ». Il ne se donne pas de grands airs, ne tente pas de se mettre en avant, ne rivalise pas de bons mots mais répond aux provocations avec finesse et subtilité. Il n'a pas besoin d'attirer la lumière sur lui et ça ne le rend que plus désirable à mes yeux.

J'admire le fait qu'il a su garder les pieds sur terre malgré sa réussite et sa fortune. Et je devine que quelque chose l'y a aidé : l'humilité est rarement innée, c'est souvent la vie et les épreuves qui vous l'apprennent. Vous l'imposent. Que cache Finn, derrière ce regard si pur ?

Lauren Archer l'approche et je serre les dents. La belle rousse plantureuse fait souvent les titres de la presse locale : célibataire et croqueuse d'hommes, auteure reconnue de pièces de théâtre contemporaines, elle a le profil idéal pour attirer tous les regards. Et tout à coup, je me sens trop

jeune, trop fade, pas assez cultivée, sophistiquée. Je m'assieds sur un fauteuil, à l'écart, et je sirote ma coupe de champagne sans grand entrain.

Je n'ai jamais compris l'hystérie collective autour de ces bulles...

Un bon shot de tequila serait bien plus efficace.

Certains amis de Finn sont bienveillants, ils m'abordent avec naturel et s'intéressent à ce que j'ai à raconter. D'autres me snobent à moitié et ce n'est pas franchement pour me déplaire. Mon professeur passe autant de temps qu'il peut avec moi, il me met à l'aise, me provoque, me fait sourire, me glisse des choses interdites à l'oreille, aussi.

Et je baisse la garde trop facilement. Le champagne aidant, je dépose un baiser sur ses lèvres. Un baiser furtif, mais remarqué par le fameux Jack. Le petit homme a la gentillesse de ne pas en faire une affaire d'État, il s'éloigne pour nous laisser seuls, mais je m'en veux. J'ai dépassé les bornes. Ma place à Columbia, ma bourse, mon avenir : tout est en jeu. Et un simple baiser comme celui-là pourrait tout briser.

- Je devrais rentrer, fais-je à Finn.
- Je vais te raccompagner.
- Non, reste. Ta place est ici.
- Thelma...

Il pose la main sur ma joue, je recule d'un pas et évite son regard.

- J'ai besoin de prendre l'air, insisté-je. Et toi, tu as besoin de te rappeler qui tu es... Et qui je suis.
- Qu'est-ce que ça vient faire là ? grogne-t-il en plissant les yeux.
- Tu peux encore changer d'avis, tu sais ?
- Arrête ça.

Sa voix était grave, sérieuse. Finn est en colère. Et il n'est jamais plus beau que quand il est en colère...

- Finn, je...
- Thelma, si tu dis un seul mot de plus et si tu refuses que je te raccompagne, je t'arrache ta petite culotte devant tous ces gens. Compris ?

Je ris tout bas, puis l'observe tandis qu'il va saluer ses amis.

- Tu sais que même si tu me raccompagnes, tu ne verras pas ma petite culotte ce soir ? lui glissé-je à l'oreille alors que nous prenons la sortie.
- Avant de tomber sur toi, la patience était un de mes points forts, soupire-t-il.

4. Bonne journée !

- Putain, qui a laissé une bouteille de lait vide dans le frigo ? ! m’agacé-je en lorgnant dans le goulot.
- Il restait quelques gouttes, je n’aime pas gâcher, se défend le seul garçon de la maison.
- Tu fais chier, Abe ! Même mon petit frère de sept ans sait que ça ne se fait pas !
- C’est bon « maman », t’as fini ? réplique-t-il, vexé.
- Depuis quand tu jures comme un charretier, toi ? On dirait Phoebe ! intervient Jazz en me fixant de ses grands yeux trop maquillés.
- Laisse-moi en dehors de ça, Miss Parfaite ! ronchonne l’armoire à glace mal réveillée. Et t’as intérêt à m’avoir laissé de l’eau chaude !
- Mais qu’est-ce qui m’a pris de vivre avec trois nanas et toutes leurs hormones ? ! demande le métis en implorant le plafond.
- C’est bon, Macho Man, t’as fini ? fais-je, irritée.
- Justement, non ! Mais vous m’avez coupé l’appétit, je vais au *Starbucks* ! lâche-t-il en repoussant son bol de céréales ramollies. Tiens, je te laisse mon lait !
- Je n’en veux pas, de tes restes ! lui braillé-je alors qu’il quitte l’appart.
- Thelma, t’es chiante, là, ose Jazmin d’une petite voix.
- Je sais ! m’énervé-je contre moi-même.
- Bon, on peut prendre notre petit déj tranquille ? soupire Phoebe. C’est quoi le problème ? !
- J’ai couché avec McNeil ! balancé-je sans réfléchir. Enfin pas vraiment ! Mais je déteste garder des secrets !
- Hein ? !
- Quoi ? !
- Tu as QUOI ?
- Tu peux répéter ça ? !
- McLove et toi ? ! s’étouffe la jolie Indienne.
- Pas la peine de faire cette tête-là... Je sais que je suis la dernière à laquelle vous auriez pensé pour faire ce genre de conneries. Je sais que je ne ressemble pas aux filles de son fan-club. Ni à toutes les femmes qui doivent ramper à ses pieds. Mais c’est arrivé, voilà. Je ne tiens pas à en débattre pendant des heures, je voulais juste que vous le sachiez.
- Alors les photos, c’était vrai ? souffle Phoebe qui a du mal à s’en remettre.
- Non ! Enfin, il ne s’est rien passé ces fois-là. Dans sa voiture, à la librairie, je ne vous ai pas menti... Bref, il n’y a eu qu’une fois ! Et on avait décidé d’arrêter. Mais je crois que je ne peux pas.
- Thelma, tu ne peux pas faire ça ! grogne la blonde.
- Je le sais, qu’est-ce que tu crois ? Je ne veux pas foutre ma vie en l’air, mais c’est plus fort que moi...
- Non, tu peux et tu *dois* faire ça ! renchérit la brune. Ne serait-ce que pour toutes celles qui en crèvent d’envie et qui ne peuvent pas.
- Mais c’est interdit ! beugle Phoebe.
- Et tellement excitant, soupire Jazz en s’éventant d’une main.

- Ça me stresse tellement, avoué-je à voix basse. Mais je n’arrive pas à m’en empêcher. Il y a ce truc entre nous...
- Quel truc ? Ce n’est pas uniquement sexuel ? m’interroge Jazz.
- Je ne crois pas. Je suis complètement folle, hein ? !
- Oui ! me confirme Phoebe, toujours dans la demi-mesure. Tu veux te faire virer de Columbia ou quoi ? !
- Non, bien sûr que non ! me défends-je comme je peux. On fait attention...
- Il est comment, alors ? Viril, sauvage, du genre bestial ? insiste Jazmin, ses yeux noirs brillants de curiosité.
- Du genre « pas un type bien », nous rappelle ma coloc raisonnable. McNeil n’est pas pour toi, Thelma. Ce n’est pas pour rien si on l’appelle McLove. Il ne va t’attirer que des emmerdes...
- Du moment qu’il t’attire encore dans son lit ! glousse ma coloc enflammée. Est-ce qu’il garde ses lunettes quand vous le faites ? Est-ce qu’il te met des fessées avec ses romans ? Il déchire tes fringues comme il déchire les copies ? Han, et c’était où ? Dans un amphi ? Contre un casier, dans la fac déserte, en pleine nuit ? Sur le bureau de la doyenne en envoyant tout valser ? C’est pour ça qu’elle était furax ? !
- Sérieux, va prendre une douche froide, Jazz ! s’agace Phoebe.
- Ce n’est pas parce que tu n’as pas vu le loup depuis des années que les autres n’ont pas le droit de fantasmer ! la rembarre-t-elle avant de se retourner vers moi. Il est monté comment ? Circoncis ou pas ? Et niveau toison, ça donne quoi ?
- C’est bon, j’ai la nausée ! lâche la plus prude en se levant de table. Thelma, pense à ton avenir, c’est tout. Je te le dis en tant qu’amie, arrête tout de suite avec McNeil, ça finira mal. Et toi, arrête de l’encourager ! Je vais nager !
- Il existe d’autres façons de se défouler ! lui lance Jazz, hilare.

Puis elle attrape un bouquin qui traîne sur la table et se met à me fesser avec, tout en prenant une moue cochonne. Très loin d’une bonne imitation de Finn McNeil. Mais très drôle quand même. Phoebus lui répond d’un doigt enfoncé dans la bouche, langue pendante et regard dégoûté. Avant de déguerpir, sac de sport à l’épaule.

Je finis de me préparer pour les cours, pendant que la princesse en rut me harcèle de questions sur mon nouvel amant, son corps, ses muscles, ses rôles, sa force, son endurance et son degré de sensualité. Sa note technique et artistique. « Juste pour voir si ça colle à sa réputation. » Et ça la dépasse largement. Je suis soulagée d’avoir Jazmin en soutien même si je sais que Phoebe a raison. Et je dois bien avouer que mon ego est flatté d’entendre une coqueluche de la fac aux cheveux et aux jambes interminables envier mes ébats sexuels avec le prof le plus canon de New York. Voire des États-Unis tout entiers.

- Je ne te dirai rien, soufflé-je dans un sourire à ma copine trop curieuse. Juste qu’il a deux grains de beauté absolument adorables et terriblement sexy juste à côté du téton gauche...
- Oh, gémit-elle en fermant les yeux. Arrête, j’ai failli avoir un orgasme visuel !

J’ai à peine le temps d’assister à un cours et demi (littérature comparée et poésie américaine) que

Le proviseur du collège de Neo me laisse un message vocal. Je l'écoute discrètement, cachée derrière mon sac :

« Bonjour, mademoiselle. Vous êtes le deuxième numéro à joindre en cas d'urgence sur le formulaire de contact et la mère de Neo, Mrs Bellamy, est injoignable. Votre frère ayant agressé l'une de ses professeurs ce matin, il me semble bien qu'il s'agit d'un cas d'extrême urgence. Je vous prierais de me recontacter rapidement et de vous présenter au bureau du proviseur, dès que possible, pour que nous puissions discuter du comportement inadmissible de votre frère. Neo est suspendu pour le moment et risque l'exclusion définitive. Merci et bonne journée. »

La voix pincée est celle d'une probable secrétaire débordée par le nombre d'élèves turbulents et de parents démissionnaires. Je lui en veux à peine de me souhaiter une « bonne » journée tout en sachant qu'elle vient de la ruiner. En revanche, je suis déjà furax après ma mère qui doit dormir assez profondément, à 11 heures passées, pour ne pas entendre le téléphone, assommée par son mélange préféré : vodka et somnifères. Sans parler de mon imbécile de frère, incapable de choisir entre le rôle de petite frappe du collège et celui de « big boss » de la maison. Je vais tous les tuer. Enfin, quand je leur aurai sauvé la vie à tous les deux. La tribu Bellamy part en vrille : je joue avec le feu concernant mon avenir à la fac et voilà que Neo prend exemple sur moi (ce serait bien la première fois). Notre famille catastrophe n'a franchement pas besoin de deux exclusions quasi simultanées. Ma mère sait très bien comment nous exclure elle-même du système.

Je quitte l'amphithéâtre en me faisant toute petite et je fonce en direction de la sortie. Métro, train de banlieue, bus : je profite de l'heure et quart de trajet vers le Queens pour faire chauffer mon téléphone, mon oreille et mes phalanges. Coup de fil au proviseur pour lui assurer que je fais mon possible pour venir au plus vite et lui expliquer que ma mère a malheureusement un empêchement (un entretien d'embauche très important que mon cerveau vient juste de lui trouver alors qu'elle n'en a pas passé depuis au moins quatre ans). Puis rafales de messages sur le portable de Neo :

[J'arrive ! Tiens-toi tranquille et ne dis rien qui puisse se retourner contre toi !]

[Merde ! Ne lis pas tes textos dans le bureau du proviseur !]

[Et ne dis pas « merde ». Je retire.]

[Et ne ris pas !]

Je cesse cette conversation absurde (on n'est pas toujours la meilleure grande sœur du monde !) et j'en démarre une autre avec mes trois colocataires, en tir groupé (on peut au moins essayer d'être une pas trop mauvaise amie...) :

[J'ai dû partir. IFU : intervention familiale d'urgence. Je veux bien récupérer vos cours ce soir. Si quelqu'un croise une photocopieuse par hasard... Désolée pour ce matin. Je ferai à dîner pour me rattraper. Promis, pas de curry ni de chili ! Thelma]

Puis j'enchaîne avec un message destiné seulement aux filles :

[Pas un mot à Abe sur mes confessions du petit déj. Tout ce qui se passe devant un bol de céréales reste dans le bol de céréales ! Sauf le lait, on arrête de gâcher le lait, OK ? ! Et de parler de qui vous savez... Ti]

Je crois qu'il faut que j'arrête de tout mélanger. Mes messages n'ont vraiment ni queue ni tête. Enfin, surtout ni tête. Les réponses de mes Trois Fantastiques ne se font pas attendre :

[Je suis une tombe. Mais tu fais quand même n'importe quoi. Appelle-moi si besoin d'enterrer un corps. Je creuse plus vite que mon ombre. Phoebis]

[Est-ce que tu vas là où je pense que tu vas, même si tu dis que tu vas ailleurs ? Ce ne serait pas plutôt une Intervention Sexuelle d'Urgence ? Éclate-toi bien, veinarde. T'as intérêt à me raconter ! Jazz]

[Donc en plus d'être une chieuse, tu me caches des choses ? ! Abe]

Et merde ! Merde, merde et re-merde ! Trompé de destinataire. Abraham ne devait pas recevoir le deuxième texto ! Je sens le rouge me monter des joues jusqu'au front et mes doigts fourmiller de honte. Je vérifie que je n'ai rien envoyé d'étrange au proviseur ou à mon frère de quatorze ans... Et je tape à toute vitesse pour tenter de rattraper le coup auprès d'Abe :

[Oui... J'ai avoué aux filles que j'avais fait un rêve érotique... Avec toi et tes biceps dedans. Dans un salon de tatouage. T'avais mon prénom inscrit partout sur la peau. Et tu te frottais le corps avec de l'encre pour m'exciter. C'est pour ça que je n'arrivais pas à te supporter ce matin. Tu sais tout, t'es content ?]

J'ai honte de mentir autant et aussi facilement. Un mensonge pour couvrir un autre mensonge. Je vais finir par détester celle que je suis en train de devenir. Et la phrase de Phoebe me revient comme une claque : « McNeil ne va t'attirer que des emmerdes ». Peut-être. Sûrement. Et je m'en voudrai éternellement. Mais là, tout de suite, je meurs d'envie de lui envoyer quelque chose comme « Toi, moi, ta voiture : emmène-moi loin d'ici. » D'ailleurs, je lui envoie. Juste parce que j'en ai envie. Et que cet homme me ferait faire n'importe quoi. Pour tout ce qui concerne Finn McNeil, je n'ai absolument aucune résistance. Il va falloir que je me fasse à cette idée. Et que je me surveille de près.

Mon cœur bondit quand mon portable vibre à nouveau. Mais c'est Abraham qui me répond plutôt que Finn :

[Ha ha ! Il te les faut tous, Thelma Bellamy ! Mais je ne passe pas après McLove, moi, désolé ! Abe]

Mon cœur grimpe en pensant qu'il a tout compris, puis dévale de nouvelles montagnes russes quand je réalise qu'il fait juste allusion à la rumeur qui circulait à la fac.

[Ça va, je déconne. T'es pardonnée. Je te filerai les cours. Abe]

Ouf.

[Et je t'enduirai le corps d'encre et de lait si ça peut te faire plaisir... Abe]

[Thelma, tu as besoin de moi ? F]

[Non merci, je crois que je vais plutôt me faire nonne.]

Mes doigts vont trop vite, dérapent et c'est à mon prof que je réponds ça au lieu de mon pote. Je me tape la tête contre la vitre du bus et j'hésite à piétiner mon téléphone de toutes mes forces sous

mes Converse. À la place, je le balance dans mon sac pour arrêter de faire des conneries. Et ne pas loupé mon arrêt.

Trois heures plus tard, je ressorts épuisée du bureau du proviseur avec un Neo qui traîne des pieds. J'ai réussi à lui tirer les vers du nez (il aurait « juste » envoyé un coup de coude involontaire à sa prof de maths qui essayait de séparer une bagarre entre élèves, que mon frère n'aurait évidemment pas commencée). Je suis parvenu à lui faire prononcer des excuses à peu près sincères et la promesse de se tenir à carreau si on lui donnait une nouvelle chance : la menace d'exclusion s'est transformée en douze heures de retenue étalées sur quatre samedis matin. Je me suis dit que ça ferait au moins quatre matinées où quelqu'un le surveillerait de près. Sous-entendu, quelqu'un d'autre que ma mère. Qui est effectivement toujours en train de cuver, à 4 heures de l'après-midi, sur le canapé du salon.

Après trois nouvelles heures à remettre la maison en ordre, ma mère sur pied, à accueillir mes deux autres frères, à gérer les devoirs, les douches et le dîner, je quitte le Queens complètement vidée. La voix enrouée par tous mes sermons débités. Le T-shirt trempé par les expérimentations aquatiques de Sparrow et taché par les tentatives culinaires d'Anakin. Neo a bien voulu nettoyer derrière nous pour jouer les grands frères. Mais les deux dernières tomates tombées par terre ont fini par servir de balles pour le chien. Qui n'est jamais, au grand jamais, allé les chercher. « Surtout, ne cours pas, Forrest. Tu risquerais de te fatiguer. »

Est-ce que cette « bonne » journée va un jour s'arrêter... ?

Il est plus de 8 heures du soir quand je regagne mon appartement du Bronx. J'espère que mes colocs m'ont attendue pour manger. Je leur avais promis un dîner. Trop fatiguée à l'idée de cuisiner à nouveau pour quatre, je m'arrête au restaurant chinois au bas de ma rue et en ressorts avec un sac rempli à ras bord. Et un nouveau petit trou sur mon compte en banque.

Au moment de rentrer dans notre immeuble, je me retourne pour pousser la lourde porte avec mes fesses. Mes yeux tombent sur une berline bleu marine garée le long du trottoir. Une vitre teintée qui descend lentement. Deux iris bleu foncé et deux lèvres pâles qui s'entrouvrent :

– Toi. Moi. Ma voiture...

– Finn ? balbutié-je.

– Où est-ce que je t'emmène, ma secrète ? ajoute sa voix profonde qui m'arrive en plein cœur.

– Et si on nous voit ? commencé-je à paniquer, en restant paralysée devant ma porte, mes yeux scrutant chaque côté de la rue.

– Pour l'instant, moi, je suis planqué ici. Et il y a une place pour toi dans ma cachette, sourit-il effrontément. Tout ce que tu as à faire, c'est venir t'asseoir sur le siège passager.

– Le dîner... Mes colocs... Putain, quand est-ce que je vais tenir mes promesses ? !

– Tout va bien, Thelma. Je ne te force à rien. Tu peux rentrer chez toi, si c'est ce que tu veux.

– Ce n'est pas ce que j'ai dit, soufflé-je en commençant à flipper qu'il puisse s'en aller.

– Ou je peux leur faire livrer du chinois. Sur-le-champ. Et tu viens dîner avec moi.

Son sourire ravageur. Son assurance. Ses lunettes si sérieuses. Sa bouche si dangereuse. Ses solutions à tous mes problèmes. Sa présence envoûtante, rassurante, effrayante. Je n'arrive déjà plus à penser. Plus à résister.

– Regarde-moi, soupiré-je en tirant sur mon T-shirt infâme. Je ne peux pas sortir comme ça.

– Tu n’auras qu’à l’enlever, dit-il en me défiant de son regard brillant. Sinon, je peux m’en charger.

L’Homme sourit en coin puis se penche pour ouvrir la portière passager. Comme si la question était réglée. Elle l’est. Je grimpe dans sa berline de luxe avec mon sac de nourriture chinoise à emporter, que je cale entre mes pieds. À partir de cette seconde, plus rien n’est entre mes mains. Finn remonte la vitre électrique, sans parler. Il pose délicatement ses doigts frais sur mes hanches. Me retire mon T-shirt, comme si c’était la plus naturelle des choses à faire dans une voiture, à 8 heures du soir, juste devant mon appartement. Puis il enlève sa veste, la pose sur mes genoux, défait les boutons de sa chemise blanche, sous mes yeux médusés, avec plus de sex-appeal que j’en ai jamais vu chez un homme. Avec cette aisance inouïe, comme s’il s’était déshabillé toute sa vie dans l’habitacle restreint d’une voiture. Avec cet aplomb incroyable, comme s’il n’y avait absolument rien d’étrange au fait de se retrouver à moitié nus, l’un à côté de l’autre.

Alors que je rêve de me jeter sur lui, de toucher sa peau soyeuse, de goûter à ses deux grains de beauté que j’entrevois à nouveau sur ses pectoraux... Finn retire sa chemise et la glisse sur mes épaules. Il fait passer les manches, une à une. Il referme les boutons, lentement, en frôlant mes seins de la pulpe de ses doigts. Je peux sentir son souffle sur mon visage, son parfum sucré dans mes narines. Et tout mon corps qui vibre à l’intérieur. L’Homme prend soin de dégager mes cheveux du col de la chemise. De retrousser les manches sur mes bras. Puis il se penche pour embrasser la peau fine de mes poignets, juste sur ma plume et ma flèche tatouées.

– Tu ne peux pas te faire nonne, murmure-t-il enfin. Tu es déjà une artiste et une guerrière. Ça ferait beaucoup pour une seule femme...

Il me sourit. J’ai envie de l’embrasser, de lui sourire à mon tour, de me lover contre son torse nu, de lui dire merci ou des tas d’autres choses débiles. Mais je ne peux pas empêcher mes larmes de monter. L’épuisement de cette journée. Toutes les émotions mélangées. La détresse de mes frères. Le sentiment de culpabilité. L’interdit de cette situation. Le danger. Et l’effet que me fait cet homme. Finn McNeil, pas McLove.

– Tu as aussi le droit d’être fragile, Thelma, ajoute-t-il avec une tendresse infinie.

Quelque chose que je n’avais encore jamais vu chez lui. J’ai l’impression que nos masques tombent en même temps que nos vêtements. Que dans le silence et l’obscurité de cette voiture aux vitres teintées, dans le plus parfait secret, on est enfin nous-mêmes.

Mais mon prof retrouve soudain sa maîtrise. En fronçant les sourcils, comme s’il s’en voulait de s’être égaré un instant, il s’empare de sa veste et l’enfile sur son corps dénudé. Plonge entre mes jambes pour mémoriser le numéro de téléphone inscrit sur le sac du restaurant chinois. Le compose sur le tableau de bord de sa berline toutes options, puis démarre. Tout en conduisant, il commande trois menus qu’il fait livrer à mon adresse, mon étage. Me demande si je veux ajouter quelques mots à l’attention de mes colocataires. Puis finit le trajet sans en dire un de plus.

La voiture s’arrête au cœur de Greenwich Village. Ce quartier branché de Manhattan n’est pas le

plus huppé : les immeubles sont bas, les rues pittoresques, il règne une ambiance intimiste et un peu bohème entre boutiques vintage, galeries d'art, restos italiens authentiques, bars à scène ouverte et petits théâtres historiques. Je ne sais pas où j'imaginai vivre Finn McNeil, mais ce coin préservé, à l'avant-garde culturelle et à la forte identité, colle parfaitement à l'image que je me fais de L'Homme, l'intello rebelle, l'anti-conformiste, aussi libre et insouciant que sensible et torturé.

Si j'étais déjà conquise par le mâle, son univers achève de me séduire. Sans me demander mon avis, il me guide jusqu'à chez lui, un immense loft ouvert, presque sans cloison, qui mêle briques rouges apparentes, énormes poutres métalliques, sols en béton brut et verrières aux structures d'un noir mat. Un décor viril, plein de caractère, plutôt froid mais réchauffé par des centaines de livres, peut-être des milliers, occupant des étagères trop remplies, en désordre, courant du sol au plafond sur des murs interminables, et ressemblant plutôt à des rayonnages de hangar qu'à des bibliothèques d'écrivain.

Je suis comme subjuguée. Je pensais Finn McNeil riche, mais pas à ce point. Je le savais original, du genre à ne rien faire comme tout le monde, mais pas de là à habiter un tel endroit. Je pressentais chez lui des mystères, un certain goût pour la noirceur, pour les excès, et son intérieur est aussi indéchiffrable que lui, dénué de photos et de bibelots, rempli de meubles imposants, usés, sans doute chargés d'histoire et de sentiments mais qui refusent de les livrer au premier visiteur venu.

- Parle-moi, Finn, fais-je en le rejoignant au milieu de la pièce ouverte.
- Tu as faim ?
- Raconte-moi qui tu es, essayé-je de gratter.
- Il y a du chinois pour dix, dans ce sac.
- Parfois j'ai l'impression de te connaître, insisté-je en lui tournant lentement autour.
- Thelma, ne fais pas ça, soupire-t-il en penchant la tête en arrière.
- ... mais la plupart du temps, tu m'échappes, dis-je en glissant ma main sous sa veste.
- OK, tu peux continuer à faire ça, lâche-t-il dans un sourire.

Mes doigts se fauillent sur son torse mis à nu, dessinent les lignes de ses pectoraux, s'attardent sur les deux grains de beauté qui m'avaient tant manqué, descendent le long de ses abdominaux... et découvrent un autre grain de beauté, plus sombre et bien plus indécent que les précédents, à l'extrême limite de son ventre. Là où le V de sa taille s'arrête pour disparaître sous sa ceinture. Là où il m'est formellement interdit d'aller le voir. L'exact endroit où ma folie m'entraîne. Et où ma raison cède.

- Une règle m'empêche de t'avouer la seule chose que j'ai envie de te dire, grogne Finn en attrapant mon poignet pour l'immobiliser.
- Les règles sont faites uniquement pour ceux qui ne les respectent pas, le défié-je en plantant mon regard dans le sien.
- Ça fait une éternité que j'ai envie de toi, gronde sa voix profonde.

La sentence tombe. Et avec elle, mes dernières résistances. Son corps s'abat sur mon corps. Sa bouche sur ma bouche. Ses mains sur ma peau. Nos désirs se percutent et se rencontrent enfin.

Je crois que cette « bonne » journée ne va pas finir si mal que ça...

- Je crois que j’ai une chemise à récupérer, me susurre Finn en m’attrapant par le col.
- Ah bon ? Je croyais que c’était après ma petite culotte que tu en avais, le provoqué-je.
- Chaque chose en son temps, petite impertinente.

Il me sourit, parfaitement sûr de lui. Se met à déboutonner lentement la chemise blanche qui lui appartient et recouvre mon corps. Il semble prendre plaisir à le découvrir à nouveau, laissant courir ses doigts entre mes seins.

– C’est une de tes petites manies d’artiste maudit ? Habiller et déshabiller les femmes ? Pour avoir tout le contrôle sur elles ? continué-je à le chercher pendant qu’il me dénude.

– Quelles femmes ? Je ne vois pas de femme ici. Juste une gamine un peu peste, perdue dans une chemise trop grande pour elle...

Son insolence et sa rudesse pourraient me vexer. Mais il m’en faut plus. Et l’intensité de son regard brillant, la malice de son sourire en coin, la sensualité de ses mains qui me caressent, la profondeur de sa voix en attestent : je suis une femme dans ses yeux, une femme derrière ses lunettes, une femme entre ses bras. Une femme qu’il aime défier, agacer, pousser dans ses retranchements. Pour que je l’affronte d’égal à égal. Que l’on fasse disparaître le prof et l’élève. Apparaître l’amant et la maîtresse.

– Je connais un boxeur qui n’est plus assez grand, lui, me rebiffé-je en plaquant une main sur son entrejambe.

Je sens son érection qui tend ses deux couches de vêtements. Son sexe bandé qui tente une percée hors de cette prison de tissu. Au lieu de le libérer, je le caresse de haut en bas pour le faire grandir encore, durcir encore, me vouloir encore plus fort. Finn grogne et sourit face à mon audace. Comme pour tenter de se maîtriser, il reporte son attention sur moi et fait sauter les derniers boutons de la chemise : il écarte les deux pans d’un coup sec et met mon ventre à nu. Le tissu blanc me fouette la peau pendant qu’il le fait disparaître. Je le touche toujours, massant sa bosse qui grossit sous ma paume, mais mon amant presque impassible fait un pas en avant, puis deux, qui me forcent à reculer. Tout en continuant à marcher, ses iris bleus plantés dans les miens, il enlève ses lunettes, les range dans sa poche intérieure, retire sa veste et la laisse tomber au sol, m’offrant à voir son torse nu et musclé qui me déconcentre. Saloperies de muscles. Foutue peau hâlée. Putains de grains de beauté.

Je change de stratégie et me rue sur ses pectoraux. Ma langue sur sa peau. J’ai à peine le temps de le goûter que Finn me retourne d’un coup sec et me plaque contre le mur de briques. Sa main brûlante dégage les cheveux de ma nuque, sa bouche s’abat dans mon cou, ses dents me mordillent l’épaule et déplacent ma bretelle de soutien-gorge, prêtes à la faire céder. Elle claque sur ma peau. La douleur réveille encore mon désir. Puis mon agrafe cède sous deux doigts habiles et mon soutien-gorge noir disparaît. Deux mains masculines empoignent soudain mes seins. Je jette la tête en arrière pour espérer obtenir un baiser. Finn se refuse à moi. Son corps si dur et à la peau si douce épouse le mien, par-derrière. Ce mélange de force et de sensualité me fait perdre la tête. J’aime autant ses gestes brusques que ses caresses voluptueuses. Sa domination virile que son sourire joueur.

– À nous deux, petite culotte de malheur, m’annonce-t-il dans un souffle.

L'une de ses mains vient se plaquer entre mes cuisses, contre mon jean. La couture me mord à un endroit divin. Mais le plaisir est de courte durée. La main repart, fait céder mon bouton, descendre ma braguette, et se pose contre mon lycra noir. Sans doute trempé. À quelques millimètres seulement de ma nudité. Je gémis sous la chaleur de sa main. Ondule contre la dureté de sa paume.

– Salut, vulgaire bout de tissu, s'amuse mon amant quand il me sent bouger. Je crois qu'on t'a assez vu...

À ces mots, il plonge sa main experte sous le lycra, son majeur glissant parfaitement entre mes lèvres et m'arrachant un soupir de ravissement. L'avant-bras musclé de Finn s'enfonce dans mon jean et je le caresse comme son sexe que je ne peux pas toucher. Il rend mon clitoris fou de plaisir pendant que je halète, coincée entre les briques et les pecs. Sa bosse frotte contre mes fesses et je l'entends grogner à mon oreille. Il aime ça autant que moi. Je tends un bras en arrière pour enfoncez ma main dans sa masse de cheveux soyeux. Je ne peux pas vraiment le voir, pas vraiment le toucher, toujours pas l'embrasser... mais le plaisir qu'il me procure occupe toutes mes pensées.

J'essaie désespérément de ne pas me laisser envahir, submerger, d'agir au lieu de subir, de le faire rugir au lieu de me contenter de gémir. Et je faufile mes mains dans mon dos pour atteindre sa ceinture, la défaire, trouver le bon sens, la faire coulisser. Comment voulez-vous vous concentrer quand l'homme le plus sexy de l'univers tente de vous faire jouir d'un seul doigt expert ? Son majeur s'enfonce en moi pendant que Finn me susurre :

– Je crois que tu me déshabilleras plus tard.

J'étouffe un cri, de plaisir autant que de frustration, contre son biceps contracté. Je le laisse me caresser, me visiter, me posséder, juste un peu, juste parce que c'est si bon, juste parce que je suis incapable de m'en empêcher... Et je tente de reprendre le dessus, de ma voix la plus affirmée :

– Contrairement à beaucoup d'hommes, je sais faire deux choses à la fois.

Je joins le geste à la parole, peut-être un peu présomptueuse, et je me débats, à l'aveugle, les mains dans le dos, pour ouvrir son jean, descendre sa braguette, passer la barrière de son boxer, m'emparer de son sexe dur, immense, impatient, pendant que le doigt magique continue à s'occuper de moi. Un exploit.

Mes caresses se mêlent aux siennes, nos corps vibrent l'un contre l'autre, nos souffles saccadés se répondent, et j'ai un tout petit peu gagné, pour quelques infimes et délicieuses secondes.

Finn me retourne à nouveau, sourire aux lèvres et regard rempli de défi. Il saisit mes poignets et les croise au-dessus de ma tête, contre le mur en briques. Puis il reste là à me regarder, sexy à crever avec son jean ouvert, son torse aux muscles bandés, sa peau à peine brillante de sueur, sa poitrine qui se soulève, frôlant mes tétons pointés vers lui, ses soupirs qui balaient mon visage, ses cheveux châtain en bataille, et sa bouche sensuelle qui reste suspendue à quelques centimètres de la mienne :

– Tu es décidément pleine de ressources, Thelma Bellamy...

– Tu ne me feras pas jouir aussi facilement, Finn McNeil.

– C'est une menace ?

– Une vérité.

– Je vois, dit-il en penchant la tête sur le côté, comme s’il essayait de me déchiffrer.

– Pour quelqu’un qui « avait envie de moi depuis une éternité », je te trouve d’une patience d’ange, lâché-je pour le provoquer.

Son regard bleu brillant vire au noir. Son sourire insolent disparaît. Et ses lèvres fines se rapprochent encore un peu plus.

– Un petit conseil : ne me traite plus jamais d’ange.

Sa bouche vorace fond sur la mienne et je reçois le baiser le plus passionné, le plus profond, le plus érotique de toute ma vie. Mon amant diabolique me soulève sous les cuisses, croise mes jambes autour de sa taille, écrase ses pectoraux contre mes seins et m’entraîne à travers son loft new-yorkais, sans jamais cesser de m’embrasser.

Tout au fond de l’immense espace ouvert, Finn enfonce une des rares portes de l’appartement et me fait pénétrer avec lui dans une vaste pièce fermée. Plongée dans une semi-obscurité. Mais éclairée par une large baie vitrée qui laisse filtrer les lumières dorées de la ville. Au loin, je perçois Manhattan illuminée, sublime dans la nuit qui commence à tomber.

– C’est ta chambre ? demandé-je entre deux baisers, le souffle coupé.

– C’est l’endroit où je dors, parfois... L’endroit où j’écris... L’endroit où j’avais envie de t’emmener.

Sa voix est sombre, grave. Son regard indéchiffrable. Il finit par me poser par terre, près de la vitre.

– La vue est incroyable, commenté-je, bouleversée.

– Pas autant que ce que moi je vois, ajoute-t-il en m’observant intensément.

Finn se jette à genoux devant moi, fait descendre mon jean le long de mes jambes, me débarrasse de mes chaussures avec une infinie douceur... et déchire ma culotte en lycra d’un geste sec, sans la moindre délicatesse. Une flèche de désir me transperce de part en part. L’Homme imprévisible se relève, me contemple longuement, promenant ses yeux gourmands sur ma nudité. Les lumières dorées du dehors se reflètent sur ma peau par endroits. Une autre traverse les iris de Finn et les illumine d’un éclat presque irréel. À cet instant, je ne crois pas m’être déjà sentie aussi belle, aussi puissamment désirée.

Sans plus parler, mais sans cesser de me fixer, il enlève ses chaussures du bout des pieds, baisse son pantalon et son boxer du même geste, se débarrasse de ses derniers vêtements avec ce même aplomb, ce même sex-appeal qui me renverse chaque fois. Quelques pas nonchalants de côté, une boîte en hauteur, ses muscles bandés et il se retrouve avec un emballage de préservatif coincé entre les dents. J’ai tout le temps de l’admirer. Et de défailir en dedans. Quelques nouveaux pas vers moi, parfaitement cadencés, comme un fauve qui connaît par cœur le rythme qui va hypnotiser sa proie sans l’effrayer. Et je me retrouve à déchirer le papier brillant sans même y avoir pensé, à dérouler la capote sur ce sexe dressé qui m’aimante. Me fascine. M’appelle.

Un dernier regard vers ce grain de beauté envoûtant, à la lisière de son intimité, et je me dresse sur la pointe des pieds. Croise mes poignets tatoués derrière sa nuque. Noie mes yeux dans les siens. Sautte pour enrouler mes jambes autour de sa taille. Colle mes seins contre son torse brûlant. Et noue mes lèvres aux siennes, glissant ma langue dans sa bouche humide, sucrée, appelant de toutes mes forces pour qu'il se glisse en moi à son tour, qu'il nous fasse fusionner comme j'en rêve depuis le premier jour.

– Dis-moi oui, cette fois... Dis-moi oui, Thelma... susurre sa voix profonde entre mes lèvres.

– Oui, mille fois oui, Finn, cédé-je en sentant mon cœur exploser.

Tout mon corps frémit et bouillonne, pendant que mon amant empoigne mes fesses, me soulève à peine, et me possède enfin, d'un lent et merveilleux coup de reins. Le plus long, le plus brûlant, le plus profond qui soit. Le plus divin. Le plus diabolique à la fois. Ma respiration s'arrête et un cri de plaisir s'échappe de ma gorge. Contre la baie vitrée, Finn me quitte pour mieux revenir. Nos bassins ondulent et s'apprivoisent, comme s'ils étaient faits exactement pour ça, nos sexes s'imbriquent et s'épousent, comme s'ils se connaissaient déjà, nos plaisirs se mélangent et nos soupirs s'unissent. Nos peaux se rencontrent et s'adorent. Nos corps en osmose se rendent à l'évidence. Je décolle pendant qu'il me comble. Il grogne pendant que je le reçois. Je m'ouvre à lui pendant qu'il me percute. Je le griffe pendant qu'il me transcende. Il m'embrasse pendant qu'il lâche prise et l'orgasme nous emporte, immense, magique, bien plus fort et plus grand que lui, que moi, que tous les interdits.

5. Pas de mensonges

J'ouvre les yeux. Les referme. Une odeur familière et sucrée vient me chatouiller les narines. *Son* odeur. Mes billes noires s'ouvrent pour de bon, cette fois, et se tournent vers L'Homme endormi. C'est la première fois que je me réveille à ses côtés. Et dans ma poitrine, quelque chose se met à danser.

Sa peau légèrement hâlée tranche sur les draps immaculés, ses traits parfaits semblent reposés, paisibles. Sachant que nous n'avons fermé l'œil que quelques heures et que je dois ressembler à une folle hirsute et mal démaquillée, je suis tentée de crier à l'injustice. Mais non. Je l'observe. Silencieusement. Religieusement.

- Tu diras à ta petite culotte que j'ai été ravi de la revoir, murmure-t-il soudain en étirant son dos.
- Ça ne t'a pas empêché de la déchirer, souris-je en croisant son regard.

Finn rit doucement, puis claque deux fois dans ses mains. Les stores remontent automatiquement, laissant entrer la lumière chaude de ce matin d'automne.

- Juste par curiosité, continué-je. Tu les collectionnes ?
- Quoi donc ?
- Tu sais...

Il me lance un regard espiègle, attendant que je crache le morceau. Salopard.

- Les petites culottes, finis-je par lâcher.
- Non. Et certainement pas ici.
- Comment ça ?
- Tu es la première à passer la nuit dans cette chambre. Ce bureau qui me sert normalement à écrire.
- La première étudiante, tu veux dire ?
- Non. La première tout court.

Je suis scotchée et ne trouve rien à répondre. Lui semble réfléchir, tout à coup, son beau regard bleu assombri et perdu dans le vague. Des regrets ? Des doutes ? J'ignore ce qui se produit dans son cerveau de génie torturé. Tout à coup, son corps reprend le dessus et son torse musclé s'abat sur moi. L'Homme m'embrasse comme il se doit. Sa langue passe sur mes lèvres et des flash-back de la nuit précédente me reviennent. J'en ai les jambes qui tremblent...

- Café ? me propose-t-il soudain en quittant le lit.
- Une bassine ! m'écric-je en me précipitant derrière lui.

C'est à cet instant seulement que je réalise que je suis nue et qu'un peu de pudeur ne serait pas de

trop (tandis que son fessier s'éloigne, parfaitement moulé dans un nouveau boxer noir). J'attrape sa chemise de la veille, l'enfile et le rejoins en trotinant. Le café m'appelle.

– Donc je suis la première, répété-je trois minutes plus tard, en serrant mes mains autour du mug brûlant.

Adossée au plan de travail de la cuisine, je le regarde découper un pamplemousse en quartiers. Il acquiesce mais ne répond rien. Je devine que comme moi, cette nuit l'a troublé. Et ce réveil encore plus.

– Finn, est-ce que ça veut dire ?...

– On ne va pas parler de ça, Thelma, m'annonce-t-il gravement, comme si la discussion était close.

– OK, mais... Je veux juste savoir si toi et moi... c'est *juste* toi et moi ? Personne d'autre, je veux dire ?

– Je n'ai pas le temps pour qui que ce soit d'autre, se contente-t-il de répondre. Et même si j'avais le temps...

– Oui ?

– Je viens de décider que je ne finirai pas cette phrase, déclare L'Homme aux mille mystères.

– Tu te rebelles contre toi-même, maintenant ?

– C'est sans doute plus raisonnable, gronde-t-il en fronçant les sourcils.

Ça danse à nouveau, là-dedans. Ça pulse. Ça déménage. Et pourtant, il évite soigneusement de se dévoiler. Comme toujours. Mais je sais lire dans son regard. Je crois... Je fixe son visage masculin et racé, son torse sculpté, ses mains expertes. Ses dents qui croquent dans le pamplemousse juteux.

J'aime tout chez lui. Et ça me terrifie.

– Je ne demande rien, ajouté-je doucement. Enfin si, juste une chose : pas de mensonges.

Son expression se fait plus grave encore, il s'approche de moi mais je tends le bras pour l'empêcher de me toucher. J'ai besoin de vider mon sac :

– J'en ai trop entendu en grandissant, tu comprends ? Je ne supporte plus qu'on me mente, qu'on brise ma confiance...

– Je ne te ferai jamais de mal sciemment, susurre-t-il à mon oreille en me prenant de force dans ses bras. Pour le reste, je ne peux rien te promettre, ma secrète.

Je pose ma tasse de café là où je peux et me laisse emporter là où bon lui semble. En chemin, on renverse un vase, une lampe métallique et une pile entière de bouquins. Je ris aux éclats, il m'embrasse comme un fou. On débarque finalement dans la salle de bains. Finn me dépose sur le sol de la douche à l'italienne et commence à retirer son boxer. Je ne lui laisse pas le temps de finir son geste : j'actionne les jets et nous hurlons de concert sous l'eau glaciale.

Je lui saute dans les bras, l'embrasse passionnément, il déboutonne la chemise que je porte, puis l'arrache carrément de ma peau. Comme hier soir. Je gémiss entre ses lèvres, il me touche là où mon corps ne se repaît jamais de lui.

– Je veux... que tu me parles de ton passé, parviens-je à articuler. Je veux savoir... ce que tu caches.

– Pas le moment, grogne-t-il.

– Est-ce qu'un jour... ce sera le moment ? soufflé-je alors qu'il me caresse.

– Je ne sais pas, Thelma. Je suis incapable de réfléchir quand je t'ai entre les mains...

L'eau devient brûlante, comme les sensations qui se répandent au creux de mes reins.

– Finn, je veux te connaître. Te connaître *vraiment*, insisté-je.

Il me fixe longuement, intensément, d'une manière qui me trouble au plus profond. Et puis ses lèvres fondent sur moi, ses mains se font plus audacieuses et j'oublie tout. À nouveau.

Le cinquième cours magistral de Finn McNeil touche à sa fin et les étudiants rangent leurs affaires en commentant le sujet du jour (ou le match de basket qui est en train de se disputer non loin de là). Pendant près de trois heures, Finn a tenté de résister, je l'ai senti. Quelques regards en coin lui ont échappé, quelques sourires insolents, mais globalement, nous avons parfaitement donné le change. Les rumeurs se sont évanouies au profit de nouveaux scandales, personne ne se doute plus de quoi que ce soit pour ce qui nous concerne, lui et moi.

Je suis juste une étudiante lambda. Qui se tape son prof en cachette. Et qui risque gros. Très gros.

– Miss Bellamy, m'appelle l'intéressé depuis l'estrade.

Je range mon bloc-notes et mon portable dans ma besace, puis dévale les escaliers de l'amphi pour m'approcher. En un éclair, tous les regards du fan-club convergent vers moi. Et je décide de m'en amuser.

– Mr McNeil, vous m'avez appelée ? dis-je en surjouant un peu.

– Je me demandais si vous étiez à jour niveau lecture. S'il vous manque quelques ouvrages, j'ai ce qu'il faut. Vous pourrez passer dans mon bureau à l'occasion.

Des chuchotements agacés fusent dans mon dos et je me pâme comme une abrutie face au professeur aux beaux yeux sous ses lunettes sexy :

– Oh, comme c'est gentil ! Je n'hésiterai pas, Mr McNeil !

– Bien, sourit-il. Vous savez où se trouve mon bureau ?

– Non ! Quelle bécasse ! fais-je en papillonnant des cils.

Il se retient de rire et se tourne vers Tiffany, alias la reine des garces.

– Miss Gate, vous pourrez lui montrer le chemin ?

– Oui, Mr McNeil, répond-elle à contrecœur.

L'Homme sourit à la peste, me balance un clin d'œil discret puis décampe.

- Si tu crois que tu vas rejoindre notre groupe, tu peux toujours crever, siffle la fameuse Tiffany en me fusillant du regard.
- Non ! Ne dis pas ça ! m’écrié-je en faisant mine de sangloter. Ma vie est foutue !
- Tu as été dure, Tiff, lui balance une petite brune tout de strass vêtue.
- Tu ne vois pas qu’elle se fout de nous, idiote ? ! enrage la chef de bande.

Sur ce, les six pétasses se barrent en roulant des fesses et me laissent seule avec mon fou rire.

Avec toutes ces histoires, j’ai réussi à me foutre dans la merde. C’est vrai que ma vie manquait juste d’un peu de bordel supplémentaire : ma nouvelle est au point mort, mes petits frères me font la gueule parce que j’ai raté la soirée *Macaroni alla Bellamy* et je n’ai toujours pas commencé la dissertation de douze pages de macroéconomie que je dois rendre... dans neuf heures.

Saloperie de double cursus.

- Commence à rédiger, tu maîtrises le sujet ! m’encourage Abe en feuilletant mon manuel sur la consommation autonome des ménages.
- J’étais censée consacrer trois soirées à ce putain de devoir, grommelé-je en me haïssant.
- On va t’aider ! se pointe Phoebe.
- Il est presque 23 heures, allez vous coucher...
- Salut, les nazes ! balance Jazmin en rentrant de sa soirée. Owen ne dort pas là finalement, je peux m’incruster ?
- Thelma a une dissert à rendre demain matin à la première heure, lui explique Abe.

La princesse penche la tête sur mon bureau et fait la grimace en lisant le sujet. Comme je la comprends...

– Laissez tomber les gars, je vais...

De son ton de caporal-chef, Phoebe me fait signe de ne pas ajouter un mot. En se tournant vers ses deux adjudants, elle expose le programme de la nuit :

- Jazz : mission caféine, théine, amphétamines, tout ce que tu trouves, tu nous l’apportes ! Abe, tu es calé en mise en page et en orthographe : tu secondes Ti pour l’écriture. Moi, je vérifie les sources, je motive les troupes et je garde un œil sur l’horloge ! Au boulot, la compagnie !

L’union fait la force et cette nuit blanche le prouve : alors que le challenge me paraissait impossible à relever, je lance l’imprimante à 7 h 06 du matin, avec vingt-quatre minutes d’avance sur le planning militaire. Jazz ronfle sur mon lit, Phoebe sur mon tapis, tandis qu’Abe a encore les yeux ouverts, mais plus franchement en face des trous.

Ils n’ont jamais autant mérité leur surnom... Mes Trois Fantastiques !

Le soir même, après une longue journée de cours, je leur concocte des pizzas maison pour les remercier.

– Tu ne vois pas « Qui tu sais » ce soir ? me demande discrètement Jazz en croquant dans ma part de pizza.

– Pas là, fais-je sommairement en vérifiant qu’Abe a ses écouteurs dans les oreilles. Une conférence à Chicago, je crois.

– On va aller boire une bière, ajoute Phoebe en faisant une drôle de tête. Tu viens avec nous, Beyoncé ?

Jazz sourit, flattée d’être comparée à son idole, puis répond par la négative.

– Owen dit que je le délaisse, soupire-t-elle. On va au ciné, je crois.

– Tant mieux, j’aurai Ti pour moi toute seule, lâche la géante en haussant les épaules.

Parfois, je jurerais qu’elle ne supporte pas que Jazz ait une vie personnelle. Tout comme il m’est déjà arrivé de me demander si la blonde n’avait pas des sentiments pour la brune... Homo ou hétéro ? Je ne sais pas dans quelle case rentre Phoebe.

Mais pourquoi faudrait-il que les gens rentrent dans quelque case que ce soit ?

– Vous ne parlez pas de « Qui vous savez » sans moi ! s’écrie Jazz en me pointant du doigt.

– Discrétion, *please*, marmonné-je en jetant un coup d’œil vers Abe (qui est totalement ailleurs, dans son monde).

– Il faudra bien que tu lui dises un jour, se vexe-t-elle.

– Je sais, mais pas comme ça !

La brune en combinaison argentée lève les yeux au ciel, soupire et s’adresse directement au seul mâle de la coloc :

– Abe, je viens dans ta chambre chaque nuit et j’admire ton corps nu sous les draps pendant des heures. Puis je retourne dans ma chambre et je me rendors, habitée par les souvenirs de ta virilité...

– C’est bon, j’ai compris, il entend que dalle ! éclaté-je de rire.

Elle se marre à son tour, et encore plus quand Abraham retire enfin ses écouteurs et nous demande ce qui nous fait glousser.

– Bonne soirée, les nazes !

Jazmin est la première à quitter l’appart. Abe la suit de près pour aller retrouver son *crush* de la semaine. Quant à Phoebe et moi, on ne décolle que tard, pour aller boire une bière et jouer au billard dans un pub près de Columbia. Je n’y tenais pas plus que ça, mais la blonde a insisté et j’ai capitulé. Le métro nous dépose à quelques mètres du *Lucky Strike* et je repère la devanture de loin : étalage de rouge, de stickers humoristiques et de tags plus ou moins artistiques.

Alors que je presse le pas en resserrant mon blouson (le mois de novembre est arrivé, amenant avec lui un vent froid), je reste figée sur place, incapable de faire un pas de plus. De l’autre côté de la

vitre, assis à une table ronde sur laquelle trônent de nombreux verres... Finn et une jolie blonde.

Respire, Ti...

Pas forcément le genre de filles sur lesquelles les plus beaux mecs se retournent dans la rue, mais ma rivale a un charme fou. Après l'avoir étudiée, mon attention se reporte sur L'Homme. McNeil porte un polo gris à manches longues près du corps, dont le col est remonté vers son visage. Il se la joue incognito. Avec une autre que moi. J'ai envie d'exploser en sanglots. Ou de lui exploser les dents, au choix.

– Thelma, je les ai vus la semaine dernière au même endroit et... le patron m'a dit que c'était des habitués. C'est pour ça que je t'ai emmenée ici ce soir.

– Tu savais ? ! m'étouffé-je presque. Phoeb, tu savais et tu ne m'as rien dit ?

– Écoute...

– Tu t'es dit quoi ? Que ce serait marrant de voir ma tronche en découvrant en direct qu'il s'en tapait une autre ?

– Thelma...

– Je croyais que tu étais mon amie, Phoebe !

– JE LE SUIS ! s'époumone-t-elle soudain. Laisse-moi en placer une, merde !

Elle se lance dans des explications confuses mais je ne l'entends plus. Ce qui se passe sous mes yeux m'empêche de connecter mes neurones. Finn embrasse la blonde sur la joue. Il lui caresse les cheveux.

Je le hais. Trois jours plus tôt, il me promettait de ne jamais me faire de mal. Je lui ai servi mon cœur, mon corps et mes tripes sur un plateau. Il est en train d'en faire de la bouillie.

– Ti, tu m'entends ? s'acharne Phoebe. Ne m'en veux pas. Il fallait que tu le voies de tes propres yeux !

– Tu as raison, Phoeb. Je comprends mieux pourquoi tu le détestes.

– Je ne déteste personne, murmure-t-elle. Je me méfie de lui, c'est tout... Et de toutes ces filles qui sont prêtes à se prosterner à ses pieds. C'est trop pour toi.

– Je vais régler ça tout de suite, décidé-je soudain. Tu peux rentrer.

– Quoi ? Non, attends ! Tu lui parleras à froid, demain ou...

– Rentre à la coloc', Phoebe, grogné-je en la fixant, glaciale.

La blonde lève les mains en l'air, tente d'insister mais mon regard l'en dissuade. Finalement, après m'avoir demandé de ne pas faire de conneries, elle reprend la direction du métro.

Il fait une chaleur intenable dans ce pub. Je retire mon blouson et m'approche de la table où se trouve Finn. En chemin, je vois la blonde lui triturer la main. La même main qui prenait possession de ma chair trois jours plus tôt.

Envie de vomir.

Le barman me demande ce que je veux boire, je l'ignore sans faire preuve de politesse et vais me planter devant McEnfoiré.

– Vous désirez autre chose ? lancé-je d’une voix acide en direction des tourtereaux.

Les yeux d’un bleu profond de Finn trouvent immédiatement les miens et s’écarchillent sous l’effet de la surprise. Ses bras musclés quittent le corps de sa voisine, qui pointe son adorable petit nez vers moi.

– Je peux vous proposer une blonde, une brune, une rousse, une fine, une ronde, une...

– Thelma, ne fais pas ça, m’interrompt le professeur en tentant de rester discret.

– Vous pouvez choisir absolument tout ce que vous voulez, je suis là pour vous satisfaire, souris-je d’une manière fausse et exagérée.

– Katie, je reviens dans deux minutes, glisse-t-il à l’oreille de sa dulcinée.

Je serre les poings et me retiens de renverser l’intégralité des verres sur la jolie robe à pois de Katie.

– Je ne bougerai pas d’ici, fais-je, obstinée.

– Ce n’est ni le moment, ni le lieu, Miss Bellamy, gronde Finn en regardant autour de lui.

« Miss Bellamy ». Sa voix lointaine et froide m’a tranchée comme une lame.

La colère prend le dessus sur la surprise, la peine, la déception, et je sors du bar après avoir shooté dans une chaise sur mon passage. Je retrouve l’air glacial des rues de New York, la circulation sans fin, les visages sans sourires. J’ai des envies de meurtre. Il faut que je m’éloigne de lui au plus vite.

– Thelma ! retentit sa voix grave, juste derrière moi.

– Miss Bellamy a eu sa dose ! érupté-je en me retournant. Fous-moi la paix ! On est combien de « secrètes », au fait ? ! Je viens de comprendre, c’est très clair ! C’est comme ça que tu surnommes tes maîtresses pour leur faire croire qu’elles sont la seule, l’unique... Mais quel poète !

Je repars dans la direction inverse en espérant le distancer, il me suit à la trace.

– Mais tu vas vraiment me rendre taré ! enrage-t-il en posant sa main sur mon épaule.

– Lâche-moi !

– Tu veux qu’on nous surprenne, c’est ça ? murmure-t-il d’une voix assassine. Tu veux foutre ta vie en l’air ? Bousiller notre seule chance ?

Je tente de me dégager mais il me retient et m’entraîne dans une petite ruelle sombre, à quelques mètres de là.

– Lâche-moi ou je hurle ! le menacé-je.

– Tu sais très bien que je ne te ferai jamais de mal, bordel !

Il a l’air sincère. Inquiet. Furieux. Il est beau à se damner, intense, puissant, sombre, mais il n’est pas pour moi. Et sa dernière phrase opère comme un dé clic. Il ne me ferait jamais de mal ? Je prends cette affirmation comme une gifle en plein visage. Elle me fait monter en pression et sans pouvoir contrôler les mots qui sortent de ma gorge, je m’entends lui proférer :

– Arrête de te faire passer pour quelqu'un que tu n'es pas, Finn ! Tu ne vauds pas mieux que tes amis assoiffés de fric, de femmes et de pouvoir. Tu t'es servi de moi et de ma famille ! Et pourquoi, au juste ? Pour te donner bonne conscience ? Ou pour m'ajouter à ton tableau de chasse ? Tu n'approcheras plus jamais mes frères, je ne veux pas qu'ils aient un homme comme toi pour modèle ! Va retrouver ta blonde, s'il n'y a que ça pour combler ta solitude !

La dernière chose dont je me souviens avant d'avoir tourné les talons, c'est son regard.

Noir.

Blessé.

Indélébile.

**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

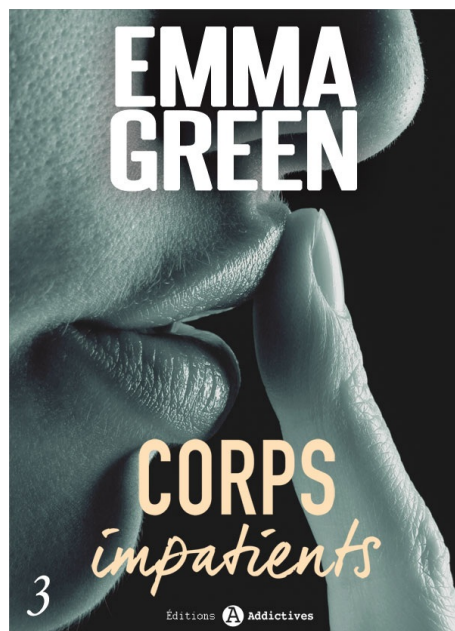
Egalement disponible :

Corps impatientes - 3

Après un début de vie chaotique, consacré à sa mère alcoolique, ses trois petits frères livrés à eux-mêmes et ses quatre jobs sous-payés, Thelma a décidé d'échapper au destin médiocre qui l'attend... et de s'occuper d'elle, enfin. À vingt et un ans, elle décroche une bourse pour entrer à la prestigieuse université de Columbia, New York.

Les mecs ? Pas envie. Les loisirs ? Pas le temps. Les amis ? Tout juste divertissants. Sourire ? Et puis quoi encore ?! Thelma sait qu'elle tient son unique chance de s'en sortir. Et rien ne pourra l'empêcher de réussir.

Mais sur le chemin de la réussite, elle va très vite croiser Finn McNeil, le plus célèbre et le plus sexy des profs de littérature, dont les best-sellers s'arrachent par millions. Thelma se fait alors une promesse : ne jamais intégrer le Cercle des Étudiantes Transies d'Amour qui gravite autour du Professeur McLove...



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Octobre 2016

ISBN 9791025733196